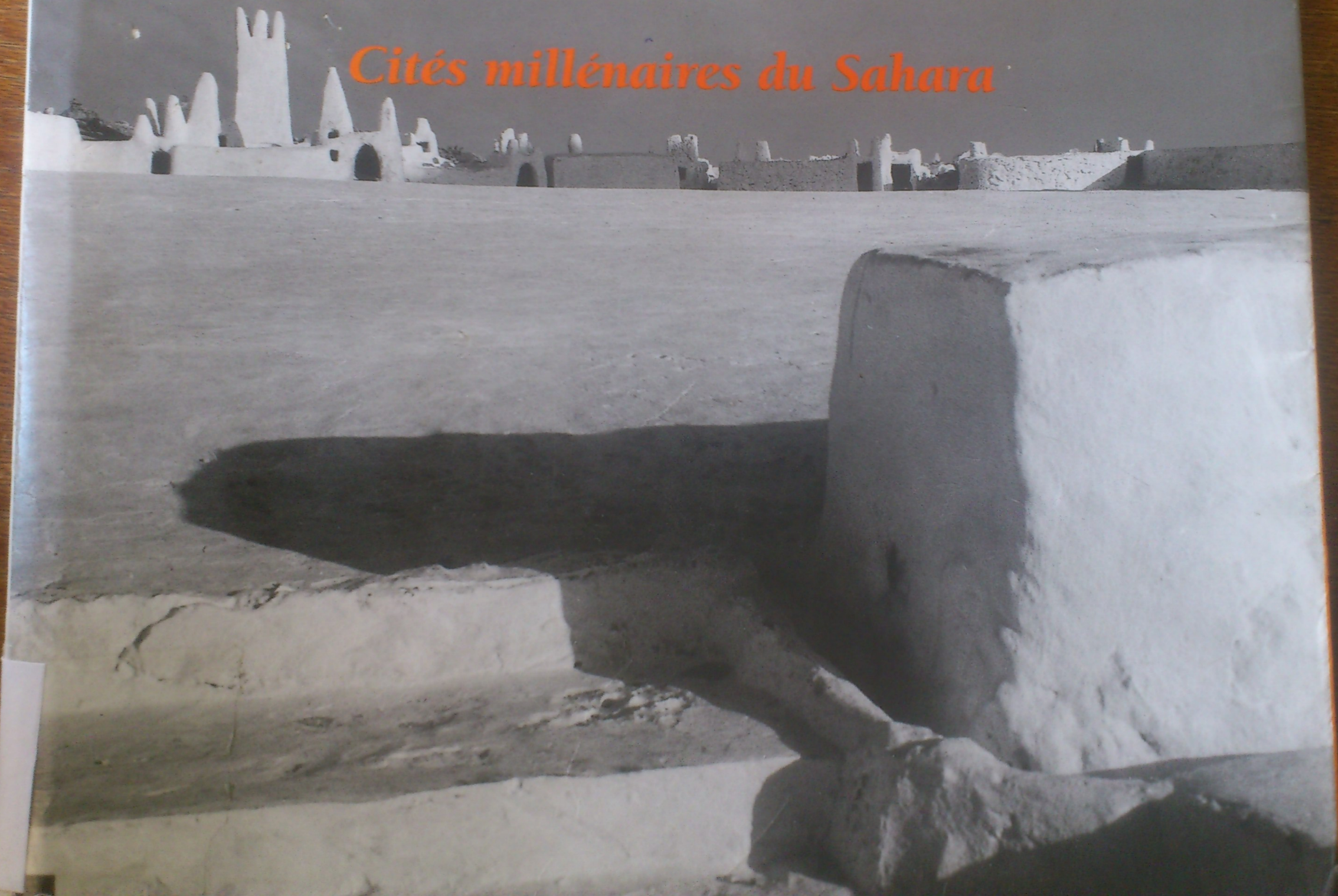
LE M'ZAB

Cités millénaires du Sahara



LE M'ZAB

Sous un ciel de feu, dans une vallée aride du Sahara algérien, le M'Zab, une architecture toute d'harmonie et de sobriété, a séduit les architectes modernes, en particulier Le Corbusier.
Cinq villes à l'échelle de l'homme, construites successivement en l'espace de cinquante années, il y a dix siècles, par les Ibadites rostémides rescapés des ruines d'Isedraten la Glorieuse. Ces Ibadites (ou Mozabites, du nom de la vallée du M'Zab), maîtres cependant de tous les raffinements de l'art islamique de l'époque, élevèrent leurs nouvelles villes avec une volonté évidente de simplicité. Ils atteignirent ainsi l'essence même de la beauté.
À El Atteuf (le Tournant), Bou-Noura (la Lumineuse), Beni-Izguen (la Ville Sainte), Melika (la Reine) et Ghardaïa, les murs ne sont pas tirés au cordeau, mais ils vivent, et, sur l'enduit de plâtre, la trace des doigts ou des outils de l'artisan maçon accroche la lumière et la fait jouer différemment selon les heures du jour.
Dans les ruelles étroites et fraîches, hommes et femmes circulent, silencieux et sereins. La nuit, sur les terrasses, on est envahi d'un sentiment de sécurité et de plénitude : le temps s'est arrêté et tout est en ordre immuablement.
À la lecture de ce livre et à la contemplation de ses images, on se surprend à éprouver cette plénitude, cet accord parfait avec le moi profond, qui est peut-être la véritable forme du bonheur.

LE M'ZAB

Manuelle Roche
Texte & photographies

720 . 723.3 . 09
9411 سجل تحت رقم
2005 - 02 - 12 بتاريخ
Archi 19-04-156 الرقم

LE M'ZAB

Cités millénaires du Sahara

جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان
المكتبة
كلية الهندسة

Préface
Mouloud Mammeri

Le Signe du geste
L'homme construit et aménage les lieux de ses gestes sédentaires: œuvrer, s'asseoir, s'allonger... et passer d'un geste à l'autre.
L'établi, le banc, la porte ou la rue sont les objets de ces gestes.
Architecture! Urbanisme! c'est quand l'objet, dans le geste qu'il sert, est, de lui-même, son propre Signe.
Au M'Zab, par Économie et Rigueur, l'expression du Signe approche son Essence.

André Ravéreau

euvrer; s'asseoir;

le lui-même, son

sence.

Ravéreau

2

2. **La crue du barrage de Beni-Izguen.** *Bien peu d'étrangers connaissent ce visage de la vallée. Attendue parfois dix ans, la crue étonne toujours. Le passage des eaux, sa force, sa rapidité, son fracas, ne durent que quelques heures. Sans les barrages et les canaux, l'eau serait plus dévastatrice que bienfaisante.*

3. **Barrage dans la palmeraie de Beni-Izguen.** *L'eau, absente du paysage, y a pourtant la plus grande importance. Cette sculpture surréaliste retiendra la crue qui, sans elle, irait dans sa violence se perdre dans les sables. Son sommet est en pente douce et les pierres dressées arrêtent au passage les épaves. Elles servent aussi à mesurer l'importance de la crue. On dira : « Elle est arrivée à la 28e pierre ! » et les anciens sauront la date jusqu'à laquelle les puits ne pourront tarir.*

4. **Beni-Izguen, Melika et Ghardaïa.** *Beni-Izguen, la ville sainte, Melika, la reine, Ghardaïa, dernière née devenue la capitale de la région, sont inscrites, au long des méandres du lit de l'oued, dans l'un des sites les plus arides du monde : la Chebka.*

3

La beauté leur fut donnée par su
ne voulant consentir, dans l'abonda
lui-même en leur demeure. Non qu
D'abord survivre. Le M'Zab est un
d'abord quitté Tahert pour Isedrat
nouvelle patrie, à ses stucs, à ses sou
pendant des années.

- C'est dire que d'avance ils s'inte
hommes et face aux éléments il leu
hommes, c'est aussi celui de l'archi
courant de son environnement sans
L'art des Ibadites est condamné à l

Mais que l'on ne s'y trompe pas,
il suffit d'un séjour, même bref, au
contraire. Car ce que d'abord éprou
accord. Avec quoi? C'est ce qu'à pén

Bien sûr la pentapole est le ré
profonde liée à de plus essentielles
idéologies pour crier gare aux h
contrôlent de moins en moins. L'h
ville envahissante, des espèces von
fer devient la norme. Notre scienc
le paysage, en fait une image de
machines. Aussi est-ce un parad
sophistiquées, jamais construites d

5. **Beni-Izguen de l'oasis.** *Retenues par les barrages, les eaux*
rocheuses - les puits, forés de main d'homme pour les atteind
profondeur. Les deux modes de vie se côtoient, alternativement a
celui d'hiver en la ville, celui d'été dans l'oasis. Les Mozabites s

Préface

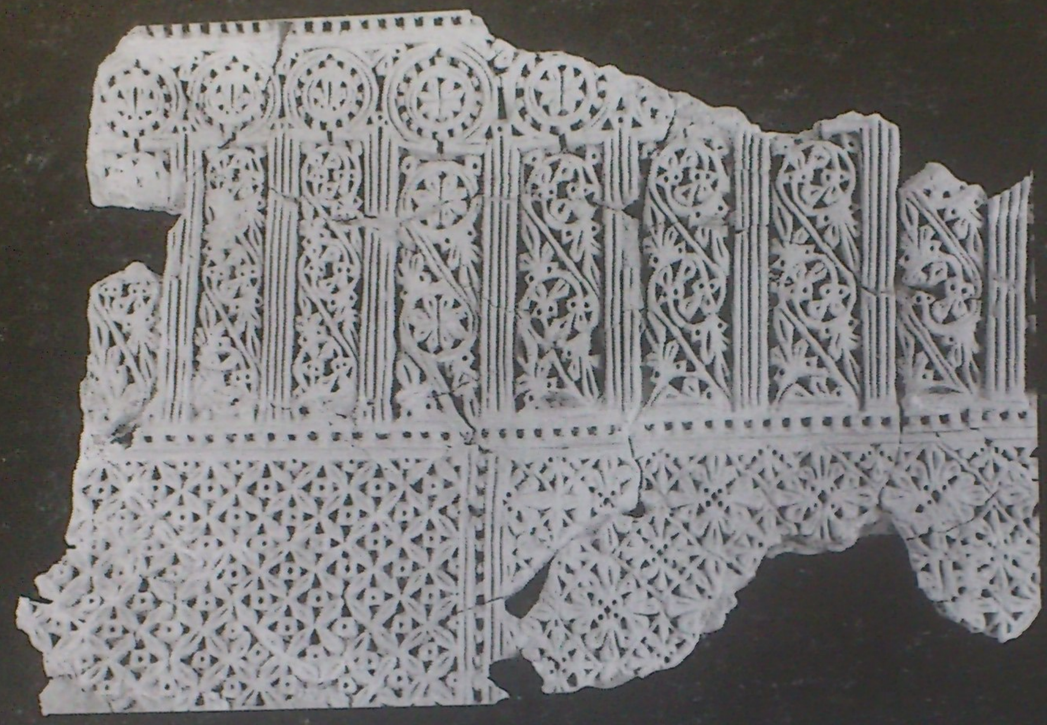
La beauté leur fut donnée par surcroît. Les puritains hétérodoxes partis vivre leur vérité parmi les sables ne voulant consentir, dans l'abondance, à celle des autres, n'avaient pas le souci de chercher le beau pour lui-même en leur demeure. Non qu'ils n'en eussent pas le goût, mais parce qu'ils n'en avaient pas le loisir. D'abord survivre. Le M'Zab est un exil d'exil : les Ibadites, les premiers, sont venus occuper la Chebka, ont d'abord quitté Tahert pour Isedraten aux six cent mille palmiers puis, ont renoncé à la douceur de leur nouvelle patrie, à ses stucs, à ses sources, pour aller délibérément s'installer en une vallée que la crue oublie pendant des années.

C'est dire que d'avance ils s'interdisaient le caprice et la gratuité, voire la simple distraction. Contre les hommes et face aux éléments il leur a fallu vivre arc-boutés, tendus, agglomérés aussi. C'est le caractère des hommes, c'est aussi celui de l'architecture. Rien de plus concerté, voulu, mesuré. On ne vit pas à contre-courant de son environnement sans une conscience aiguë et quotidienne de toutes les conditions d'existence. L'art des Ibadites est condamné à la vigilance.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, à qui serait tenté de conclure que l'art du M'Zab volontiers devient artifice il suffit d'un séjour, même bref, au milieu des venelles étroites des cités de la Chebka pour se convaincre du contraire. Car ce que d'abord éprouve celui qui a choisi d'y demeurer, c'est justement le sentiment de vivre en accord. Avec quoi ? C'est ce qu'à pénétrer les cités du M'Zab on finit par clairement concevoir.

Bien sûr la pentapole est le résultat d'un divorce, mais ce divorce était le signe d'une fidélité plus profonde liée à de plus essentielles exigences. De plus en plus, des voix s'élèvent par-delà les régimes et les idéologies pour crier gare aux hommes emportés par l'élan d'un progrès et d'une technique qu'ils contrôlent de moins en moins. L'homme perd le contact de la nature, les espaces verts cèdent devant la ville envahissante, des espèces vont se perdant, l'air se pollue, l'horreur du béton et des architectures de fer devient la norme. Notre science chaque jour plus précise et plus puissante, sous couleur d'humaniser le paysage, en fait une image de cauchemar ; rien de plus inhumain que la nature humanisée par nos machines. Aussi est-ce un paradoxe si des architectes sortis des villes les plus savantes, les plus sophistiquées, jamais construites de mémoire de civilisation, se sont trouvés, divine surprise, conquis par

5. **Beni-Izguen de l'oasis.** *Retenues par les barrages, les eaux se sont infiltrées dans les poches rocheuses - les puits, forés de main d'homme pour les atteindre, ont jusqu'à cent mètres de profondeur. Les deux modes de vie se côtoient, alternativement adoptés par les mêmes hommes - celui d'hiver en la ville, celui d'été dans l'oasis. Les Mozabites sont des agriculteurs urbains.*



6. **Panneaux décoratifs en stuc provenant d'Isedraten.** *Exposés avec plusieurs autres dans un musée d'Alger, ils témoignent des raffinements de l'art islamique de l'époque que ces bâtisseurs puristes, n'ignoraient pas.*

7. **Isedraten.** *« La Glorieuse » régnait sur cette petite acrop forêt de palmiers. Mille années de sable ont doucement recou de la forêt morte, semblent errer aujourd'hui ses derniers reje*

la soudaine apparition de cinq petit
simple vallée perdue dans l'immensi

À des fugitifs qui jugeaient préfé
vie, le désert aride ne pouvait offrir
berceau. Pendant plusieurs siècles le
Le Corbusier visitant la Cbebka reçu
enfouie là dans la pierre.

Au vrai, le paradoxe n'est qu'app
les Mozabites s'appelle Les puritain
choisi de loger leur foi nue dans la
contemplation épurée de son Dieu.

Or, un Mozabite lit dans sa façon
des murs, des pierres, une distributio

L'architecture de la Chebka dé
toutes ces cités ont la dimension d
sommes en un pays où la valeur se
chaque ville du M'Zab, si petite so
entretiennent entre eux des rapports
coefficient considérable le sentiment

Tous ensemble les Mozabites se
séparent leurs villes, une portée de v
clan, d'une « gens », mais à l'intérieu
la limite lapidaire avec le monde des

Enfin, par-dessus la diversité de
inscrit le rapport qui le lie au prin
oppositions. Dominant la tourbe s

la soudaine apparition de cinq petites cités incrustées de main d'homme et à sa hauteur, le long d'une simple vallée perdue dans l'immensité d'un désert où rien ne semblait devoir les attirer.

À des fugitifs qui jugeaient préférable de renoncer à la douceur de vivre plutôt qu'à des principes de vie, le désert aride ne pouvait offrir apparemment que la douceur d'une tombe, et voilà qu'il fut leur berceau. Pendant plusieurs siècles les Mozabites ont mené une vie recluse, mais recluse sur l'essentiel, et Le Corbusier visitant la Cbebka reçut comme un choc la révélation qu'une vérité cachée mais vitale était enfouie là dans la pierre.

Au vrai, le paradoxe n'est qu'apparent. M'Zab, pays de la rigueur desséchante, desséchée. Un livre sur les Mozabites s'appelle Les puritains du désert. *Ce n'est pas en vain ni par hasard que ces fidéistes ont choisi de loger leur foi nue dans la nudité de ce paysage où rien ne pousse qui distrairait l'homme de la contemplation épurée de son Dieu. Le tout est de juger ce que les hommes ont tiré de leurs options.*

Or, un Mozabite lit dans sa façon de s'implanter au sol la totalité de son destin, et le sens de sa vie. Avec des murs, des pierres, une distribution des masses et des proportions, il se définit dans toutes les directions.

L'architecture de la Chebka définit d'abord les rapports des hommes entre eux. Ghardaïa exceptée, toutes ces cités ont la dimension d'un bourg, et leur prestige semble disproportionné. En vérité, nous sommes en un pays où la valeur se mesure à la densité; ici, la statistique et les chiffres sont dérisoires. En chaque ville du M'Zab, si petite soit-elle, il y a juxtaposition de plusieurs quartiers, plusieurs plans, qui entretiennent entre eux des rapports complexes de complémentarité antagoniste, multipliant ainsi par un coefficient considérable le sentiment d'existence sociale que peuvent prouver ceux qui y demeurent.

Tous ensemble les Mozabites se définissent aussi par rapport aux autres. Cinq à dix kilomètres à peine séparent leurs villes, une portée de voix, beaucoup moins qu'une étape de piéton. On est d'un quartier, d'un clan, d'une « gens », mais à l'intérieur d'une masse compacte de demeures dont une enceinte rigide marque la limite lapidaire avec le monde des autres. Par-delà les murs, il y a encore les sables.

Enfin, par-dessus la diversité des groupes humains il y a l'unité de Dieu, et dans la pierre le Mozabite inscrit le rapport qui le lie au principe fondateur de toutes les valeurs dans lequel se fondent toutes les oppositions. Dominant la tourbe serrée des maisons basses, comme plus arasées d'être couvertes d'une

7. **Isedraten.** *« La Glorieuse » régnait sur cette petite acropole, entourée de son immense forêt de palmiers. Mille années de sable ont doucement recouvert les ruines. À l'emplacement de la forêt morte, semblent errer aujourd'hui ses derniers rejets infructueux.*

terrasse, le minaret de la mosquée, souvent unique, s'étire comme l'élan vers le ciel libre et la tension de l'Absolu. Cinq fois par jour, la voix monocorde et impersonnelle qui s'en échappe, appelle les fidèles à la prière et place la cité des hommes dans une dimension nouvelle, celle de la transcendance.

Et enfin, sagesse profonde d'un monde accordé, l'homme, après avoir défini ses rapports avec les autres, avec ses frères et avec Dieu, a besoin de se retrouver dans le secret de soi afin de se ressourcer. Pour cela, il a aménagé ces demeures closes qu'un mur aveugle offusque des rumeurs du dehors, de ses servitudes et de ses conventions. Même passée la porte, le vestibule ménage encore un dernier paravent d'une entrée en chicane. À toujours vivre au-dehors on risque de perdre le souvenir et bientôt le souci des exigences profondes. Des murs épais protègent le recueillement quotidien de vies qui, sans cela, se dilueraient dans l'agitation stérile de la place du marché. Ainsi, un mouvement pendulaire assure l'harmonie profonde des individus qui passent de la retraite des demeures, où l'on retourne à l'essentiel de soi, aux confrontations fécondes de la place où les hommes en se mêlant s'enrichissent.

Je vois bien que tout cela est menacé. Cinq petits bourgs lovés au fond d'une vallée qui n'était perdue qu'au temps des caravanes, ne sauraient résister au poids, aux tentations et souvent aux nécessités d'une civilisation devenue planétaire. Les Mozabites eux-mêmes ont hâte de changer tout cela ; ils le changeront, c'est sûr. Il reste à espérer que, sous couvert des changements de surface, ils demeurent fidèles à une vocation déjà éprouvée. Déjà, ils ont, et pendant des siècles, résolu l'équation, comme le nombre d'or d'une formule pratiquée par les hommes depuis des millénaires, de quêtes obstinées confrontées à des fortunes diverses, dont le résultat fut l'émergence d'un homme accordé tout à la fois aux choses, à lui-même et à Dieu. Ce fut au prix d'un miracle, soutenu à bout de bras. Soit ! Est-il excessif d'attendre que le miracle de nouveau se réalise ?

M'Zab secret d'une vérité perdue.

Mouloud Mammeri

8. **Palmeraie de Beni-Izguen.** *Il faut se souvenir que cette immense forêt de dattiers est entièrement artificielle. Le sable a été creusé sous chaque pied. Chaque arbre nécessite plusieurs dizaines de litres d'eau par jour qu'une séguia, obligatoirement, distribue. Comment songer, après tant d'efforts, à l'ostentation dans l'architecture ?*

vers le ciel libre et la tension de
échappe, appelle les fidèles à la
a transcendance.
éfini ses rapports avec les autres,
in de se ressourcer. Pour cela, il
du dehors, de ses servitudes et de
rnier paravent d'une entrée en
bientôt le souci des exigences
i, sans cela, se dilueraient dans
assure l'harmonie profonde des
ntiel de soi, aux confrontations

d'une vallée qui n'était perdue
et souvent aux nécessités d'une
ger tout cela ; ils le changeront,
emeurent fidèles à une vocation
e le nombre d'or d'une formule
tées à des fortunes diverses, dont
lui-même et à Dieu. Ce fut au
que le miracle de nouveau se

Mouloud Mammeri

Le jour où l'homme moye
ne représentait pas sa position
Malheureusement, ce qu'il sac

L'homme était naturelleme
en les lui rendant efficaces, les
de sa vie qui lui était la plus c

L'objet : son abri, sa maison
éléments avait une première
parfaitement définies et lisible
domestiques de la femme. L
environnante ou le contexte u

L'unité de l'objet, la simpli
la modestie, la mesure de ses
prétentieuses et laides, des ville
s'en contentait voyant sa vanite

Tout ce qui était fait à la m
un grand luxe) lui paraissait
l'automatisme, ou celle de l'ac
pierre devint parpaing, les doux
animaient. Les portes, les plafo
décorations inattendues vinren
faisaient régner l'académisme.

Heureusement, dans l'histo
par souci moral ou religieux, o
sacrifiant à son tour l'ostentatio

9. **Dans la Medersa de la palmeraie, à Ghardaï**
palmeraie où la vie d'été est organisée parallèlement à ce
qui va l'enseigner. Les ouvertures sont hautes et ne pré
cependant y guetter dans son attente, le dattier ou l'oise

Introduction

Le jour où l'homme moyen s'est aperçu que sa maison ressemblait à celle de l'homme pauvre, qu'elle ne représentait pas sa position sociale, il a décidé d'y remédier et il a sacrifié à l'ostentation, au décorum. Malheureusement, ce qu'il sacrifiait, c'était son génie.

L'homme était naturellement bâtisseur. Son génie, c'était de savoir entourer ses gestes d'un objet qui tout en les lui rendant efficaces, les lui gardait agréables. Cet objet devait contenir et protéger la grande partie de sa vie qui lui était la plus chère, celle de la famille et du repos.

L'objet : son abri, sa maison, était donc fait d'éléments simples à sa mesure, à son échelle. Chacun de ces éléments avait une première utilité précise, combinée parfois avec une deuxième ou une troisième parfaitement définies et lisibles. Il servait entièrement le mode de vie de l'homme, facilitait les travaux domestiques de la femme. L'ensemble de ces éléments, l'objet, se combinait avec art avec la nature environnante ou le contexte urbain.

L'unité de l'objet, la simplicité de ses formes (qui est l'essentiel de l'élégance), l'ingéniosité de ses détails, la modestie, la mesure de ses dimensions, l'homme moyen voulut les rejeter. Ainsi, il y eut des maisons prétentieuses et laides, des villes hideuses. L'existence de l'homme en fut transformée et appauvrie mais il s'en contentait voyant sa vanité satisfaite.

Tout ce qui était fait à la main (et qui est aujourd'hui, dans la construction moderne, considéré comme un grand luxe) lui paraissait pauvre et méprisable. Il voulut voir partout la marque de la machine, de l'automatisme, ou celle de l'académisme. C'étaient pour lui des signes de richesse, donc d'honorabilité. La pierre devint parpaing, les doux enduits caressés se raidirent, les murs perdirent la vie et la lumière qui les animaient. Les portes, les plafonds se haussèrent, les fenêtres grandirent où elles eussent dû rester petites, des décorations inattendues vinrent se plaquer sur les façades symétriques. L'ostentation, le souci de paraître, faisaient régner l'académisme. Le génie était mort.

Heureusement, dans l'histoire, le phénomène inverse a existé. Des hommes, des communautés entières, par souci moral ou religieux, ou même par lucidité esthétique, ont fait parfois ressurgir ce génie disparu, sacrifiant à son tour l'ostentation à la rigueur.

9. **Dans la Medersa de la palmeraie, à Ghardaïa.** *Dans l'ancienne Medersa de la palmeraie où la vie d'été est organisée parallèlement à celle d'hiver, un enfant attend le Taleb qui va l'enseigner. Les ouvertures sont hautes et ne prêtent pas à distraction. L'enfant peut cependant y guetter dans son attente, le dattier ou l'oiseau proche.*

Aux temps modernes, quelqu'un a combattu sa vie durant la sottise prétentieuse des académismes et cherché à « retrouver l'homme ». À vingt ans, il s'appelait encore Charles-Edouard Jeanneret et il écrivait : « Pourquoi notre progrès est-il laid ? Pourquoi ceux qui ont encore un sang vierge se hâtent-ils de prendre de nous le plus mauvais ?

Est-ce que l'on ne fera jamais plus de l'harmonie ?... »

Plus tard, il s'appela Le Corbusier. À ces moments-là, l'homme moyen ne construisait plus lui-même. Des architectes le remplaçaient, formés dans des écoles. Il dit alors :

« Par l'effet des académismes qui gèrent encore l'enseignement des écoles, la « dimension » s'est pervertie. Plus rien ne la prouve. Accordée autrefois si rigoureusement aux gestes humains, à la hauteur de l'œil, à la longueur des jambes et des bras, à la stature, elle s'est évadée, avec la complicité du « mètre » (qui n'est qu'une valeur abstraite du tour du méridien terrestre) vers de fausses mesures…

« Les écoles ont tout simplement oublié l'homme. L'homme et sa marche et ses démarches, l'homme dans l'accord intime de sa sensibilité avec les objets sacrés de son usage. Nos objets, hélas, ont presque entièrement perdu leur raison d'être sacrés. » (Juin 1941)

Huit siècles auparavant, il y eut aussi saint Bernard, fondateur de l'ordre des Cisterciens. Entré dans la vie religieuse à vingt ans, avec une trentaine de jeunes nobles de sa famille et de son entourage, il créa, en plein XII^e siècle, des abbayes d'un style dépouillé qui étaient le désaveu même des recherches du raffinement gothique. Ces abbayes - le Thoronet, dans le Var, en est un des meilleurs exemples - étaient tout équilibre, simplicité, mesure. Saint Bernard refusait tout ornement qu'il considérait comme un luxe inutile et l'architecte Senlis qui a traduit La Considération a pu dire des abbayes cisterciennes qu'elles étaient notre dorique.

« Tout ce qui sent l'humilité, écrivait saint Bernard au pape Eugène, paraît si infamant aux gens de ton palais, que tu découvrirais plus aisément quelqu'un qui acceptât d'être humble que de le paraître. » Ou simplement : « C'est péché que de savoir ce qui est bien et de ne pas le faire. »

Ce jeune homme riche, cultivé, brillant, avait fondé et conduisit toute sa vie cette communauté cistercienne qui lui survécut longtemps et dont le choix était la rigueur.

Il ignorait cependant qu'au-delà de la Méditerranée, il avait eu des prédécesseurs.

C'était vers l'an mille. Mais il faut encore remonter dans l'histoire pour connaître l'origine de ce nouveau prodige. Le monde musulman avait connu un schisme d'où était née la secte dite « kharedjite » (de Kharej, sortir). De cette secte, le groupe des Ibadites, profondément convaincu, de nos jours encore, d'être le seul détenteur de la vraie Souna, s'était choisi un chef d'origine persane : Ibn'Rostem. Leur royaume, fondé en 761, s'étendait entre le royaume de Kairouan et celui de Fès. La capitale était à quelques kilomètres du Tiaret actuel (Algérie) : Tiharet es Sefla. L'autorité d'Ibn'Rostem se fit sentir jusqu'à Tripoli.

Un siècle et demi après sa fondation, le royaume de Tiharet fut détruit par les Fatimides. Les Rostémides allèrent tout droit se réfugier à Ouargla près de laquelle ils fondèrent la ville d'Isedraten.

Isedraten, avec sa forêt de quatre cent mille palmiers irriguée avec soin (l'eau affleurait parfois à près de trois mètres de la surface) connut une abondance, tant de biens terrestres que de biens spirituels, qui la fit nommer dans tout le monde arabe : la Glorieuse. Les Ibadites rostémides étaient en pleine possession, en pleine maîtrise de tous les raffinements de l'art islamique de l'époque. Des vestiges en témoignent : des stucs d'une grande variété, d'une intelligence rare, qui sont actuellement exposés dans les musées d'Alger. Et notre propos n'est pas davantage de renier les beautés de l'architecture islamique ou gothique que de réfuter l'esprit et l'habileté des artisans anciens. Ni l'art islamique, ni le gothique, ni même le baroque ne sont académiques.

« En parlant de style..., dit le Littré..., où la correction et l'élégance font tort à la vérité et à la simplicité. » Etre académique c'est se conformer à un ordre artificiel, préconçu. Avoir de la rigueur c'est au contraire contrôler le lyrisme.

Isedraten, la Glorieuse, fut détruite aussi au début du XV^e siècle. À ceux que tant de violences étonnent, il faut rappeler que ce siècle a vu notamment un empereur de Constantinople, Basile II, crever les yeux de ses quinze mille prisonniers et les renvoyer conduits par quinze borgnes, au tsar Samuel de Bulgarie ; un duc de Normandie porter le doux nom de Robert le Diable et son fils Guillaume envahir l'Angleterre ; enfin les chrétiens d'Europe mener des croisades dont nul n'ignore plus combien elles furent meurtrières.

Les survivants d'Isedraten s'engagèrent, vers l'ouest, dans le désert le plus rebutant, le plus aride. Succession à l'infini de mamelons de pierraille nue. Le réseau des vallées qui la sillonnent a fait appeler cette partie du Sahara la Chebka (le filet).

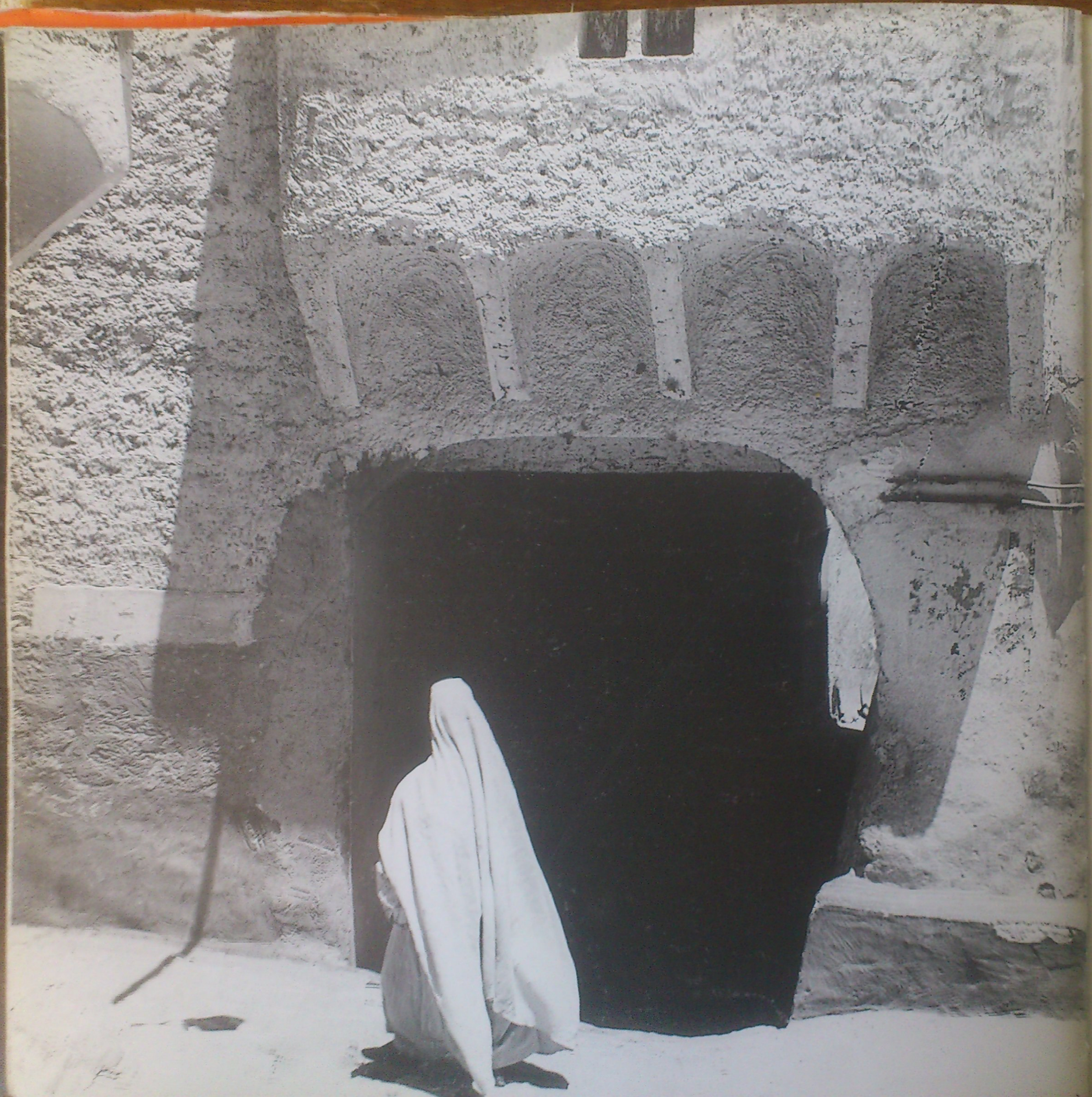
L'une de ces vallées, à deux cents kilomètres à l'ouest d'Ouargla, à six cents kilomètres plein sud d'Alger, est la vallée de l'oued M'Zab. C'est-à-dire le chemin invariable qu'emprunte pour quelques jours, à des années de distance, une crue que l'on a appelée l'oued M'Zab. C'est là que les Ibadites rostémides décidèrent de se fixer. Dans cet endroit si difficile d'accès, si « dur à vivre » que personne ne viendrait plus les en chasser. Ils y sont encore aujourd'hui. Le phénomène historique qui fait de la vallée du M'Zab un événement permanent et exceptionnel, c'est que ces hommes, depuis près de mille années, ont choisi la rigueur comme saint Bernard et l'ont préservé vivant jusqu'à la fin du XX^e^ siècle. C'étaient des hommes cultivés, habiles artisans, heureux architectes. Cette simplicité de formes que l'on découvre encore au M'Zab, à chaque pas, avec émerveillement, n'est pas la conduction naturelle d'un art primitif amélioré. C'est à une époque donnée, à un niveau de culture très élevé, le choix collectif d'un refus de l'ornement, de l'inutile, de l'ostentation. Ce refus, cette rigueur, bien qu'appuyés par des considérations d'ordre religieux (il s'agit d'une secte de l'ordre du protestantisme dans la chrétienté) n'étaient pas uniquement justifiés par elles. Il était nécessaire et urgent de réserver tous les efforts à la création des palmeraies qui assureraient la survie. Et l'eau n'était plus à quelques mètres du sol mais de trente à cent mètres de profondeur. Il apparaissait aussi aux Ibadites (devenus les Mozabites, du nom de la vallée où ils s'étaient établis) que le refus de l'ostentation était aussi une qualité de sauvegarde, puisqu'ils avaient perdu d'abord Tiharet puis Isedraten pour avoir su trop bien y vivre, à cause même de leur prospérité. C'étaient, en quelque sorte, des préoccupations proches de celles qui font le souci de nos urbanistes, de nos architectes modernes : urgence et économie. Les Ibadites, au XI^e^ siècle, surent trouver, en hommes sages et dynamiques, des solutions sages et dynamiques. C'est pourquoi le M'Zab, resté garant de la rigueur ibadite pendant neuf siècles, a pour nous aujourd'hui une inestimable et permanente valeur d'enseignement.

Le dorique Parthénon a été la source de bien des académismes. Le M'Zab au contraire est et restera l'exemple de la mesure, de la subtilité, de la maîtrise de la sensibilité par l'esprit.

10. **Intérieur d'une mosquée de cimetière, en face de Beni-Izguen.** *Les formes si peu géométriques des arcs et des voûtes sont la résultante de l'irrégularité initiale du matériau employé : l'âme de la palme, qui reste incorporée dans la maçonnerie.*

res plein sud d'Alger,
quelques jours, à des
rostémides décidèrent
ait plus les en chasser.
M'Zab un événement
isi la rigueur comme
mmes cultivés, habiles
M'Zab, à chaque pas,
C'est à une époque
nent, de l'inutile, de
ligieux (il s'agit d'une
ffiés par elles. Il était
ent la survie. Et l'eau
apparaissait aussi aux
refus de l'ostentation
edraten pour avoir su
réoccupations proches
conomie. Les Ibadites,
et dynamiques. C'est
nous aujourd'hui une

contraire est et restera



Ce qui différenciait une
autres villes de l'époque, c'e
elle possédait déjà toute son
Il y a près de mille ans, la va
urbanisée.

En l'espace de cinquan
villes, la Pentapole, ont été b
dans des conditions très part

El Atteuf (le Tournant)
que située sur la crête et le fl
tournant d'un oued, vit d'a
les villes ibadites, et pour
comprend bien, bâtir ses mu
était-elle délimitée par avan
après ces murs, la mosquée é
toute habitation, sur l'em
convenable longuement cho
point le plus haut de la
romaines d'Algérie, cités de
dans les centuriations le
vraiment pré-établies, le f
+ commerce), le temple, l
théâtre, les bains se partage
centre urbain, dont l'arc de
Au M'Zab, la mosquée
culturel, social et religieux
restant le marché). Les ablu
antichambre car il faut être

11. Porte d'un quartier à Ghardaïa.

Les villes

Ce qui différenciait une ville du M'Zab des autres villes de l'époque, c'est qu'en son germe, elle possédait déjà toute son organisation précise. Il y a près de mille ans, la vallée du M'Zab a été urbanisée.

En l'espace de cinquante années, les cinq villes, la Pentapole, ont été bâties successivement dans des conditions très particulières.

El Atteuf (le Tournant) ainsi appelée parce que située sur la crête et le flanc d'une colline au tournant d'un oued, vit d'abord, comme toutes les villes ibadites, et pour des raisons que l'on comprend bien, bâtir ses murs d'enceinte. Ainsi était-elle délimitée par avance. Immédiatement après ces murs, la mosquée était construite, avant toute habitation, sur l'emplacement le plus convenable longuement choisi, généralement au point le plus haut de la ville. Dans les cités romaines d'Algérie, cités de colonisation, même dans les centuriations les plus artificielles, vraiment pré-établies, le forum (vie politique + commerce), le temple, le palais de justice, le théâtre, les bains se partagent un grand espace : le centre urbain, dont l'arc de triomphe est l'entrée. Au M'Zab, la mosquée tient lieu de centre culturel, social et religieux (le centre politique restant le marché). Les ablutions se font dans son antichambre car il faut être propre pour parler à Dieu. Les dirigeants de la ville étaient des chefs religieux. Ils délibéraient et prenaient leur décision dans la mosquée. Toute la ville n'avait plus qu'à s'enrouler autour de cette omnipotence.

Autour de la mosquée naissaient donc des habitations et seulement des habitations qui, peu à peu, descendaient jusqu'aux remparts. El Atteuf, la plus ancienne ville du M'Zab, est la seule qui possédât deux mosquées. Cela, disent certains habitants de la Pentapole, avait été à l'origine de dissensions et avait ainsi prouvé aux autres villes la nécessité d'un centre unique. C'est pourquoi Bou-Noura (la Lumineuse), Beni-Izguen, Melika (la Reine) et Ghardaïa n'ont que leur unique minaret. Il semble que près de la mosquée et au sommet de la ville, habitent les Tolbas, les lettrés religieux, en quelque sorte à la fois étudiants et enseignants.

À mesure que l'on descend vers les remparts, on trouve des professions moins nobles, pour rencontrer enfin, tout au bas de la ville, les commerçants. Et si l'on s'en souvient, le commerce est la seule activité publique qui n'ait pas, et fort heureusement pour la morale, ses assises en la mosquée. Il est au contraire rejeté tout près de la porte, tout contre l'extérieur, ce lieu des échanges qui, forcément, est accessible aux étrangers. Ainsi la ville reste-t-elle préservée

11. Porte d'un quartier à Ghardaïa.

de leur influence, ainsi conserve-t-elle sa quiétude, son intimité de grand monastère, de « machine à habiter » comme disait Le Corbusier sans intention péjorative (avec seulement, une volontaire clarté) des maisons, des immeubles qu'il souhaitait aux hommes.

En fait, les villes du M'Zab sont de grands immeubles. Les rues sont tout à fait comparables à des corridors. Souvent couvertes en voûtes, elles offrent au piéton ombre et fraîcheur. Dépourvues de petites boutiques, elles ne sont que des passages. Juste suffisants, précisent les Ibadites avec une pointe d'ironique gravité, pour que puissent se faire les enterrements. En fait, un homme monté sur un âne chargé (hauteur et largeur) est juste à l'aise dans ces ruelles en escalier où parfois il lui arrive de baisser la tête un long instant. Il y a peu de monde dans les rues. Dans la ville basse, on est frappé par l'allure rapide, décidée, des hommes qui visiblement se rendent d'un point à un autre pour une affaire précise, marchant souvent par deux et discutant comme pour perdre encore moins de temps. Dans la ville haute et sur les banquettes qui bordent souvent les ruelles près et autour des mosquées, des vieillards sont parfois assis, seuls, immobiles, dans un espace de soleil. Ils sont en avance sur l'heure de la prière ou simplement ils aiment à être là. La rue est partout le domaine des enfants mais ils ne sont nullement bruyants et s'ils le deviennent, un adulte qui passe les admoneste et les renvoie à leur mère.

On a beaucoup parlé de la femme en Islam, et plus spécialement de la femme ibadite au M'Zab. Sa vie est organisée comme celle des hommes, régie même, par des dirigeantes religieuses, les redoutables laveuses de morts. Mais si la coquetterie lui est interdite au point qu'elle ne peut être vue que par ses plus proches parents mâles (cousins germains non compris, car elle peut leur être mariée), si la coquetterie, à force de lui être interdite, lui est quasiment inconnue, la curiosité lui est permise ainsi qu' une forme de vie sociale avec les autres femmes. Vie sociale puisqu'elle sort dans la rue, non pour flâner, certes, mais pour rendre visite à quelque amie, pratiquement toujours sa parente, ou à son père et sa mère. Et on la voit, silencieuse, souvent lente mais précise aussi, entourée si complètement de son beau voile de bure blanc que ni sa main ni sa cheville ne doivent apparaître, ni même ses deux yeux à la fois. Ainsi semble-t-elle, son œil unique à peine visible par une fente du voile, un grand vase ample couleur de poussière, à cause de la laine naturelle dont ce haïk est tissé. Elle s'approche de la porte et

frappe trois fois de sa m
un instant (pour une ca
Parfois une voix d'hor
personne » et cela signif
dans la maison de re
femmes visitées sont
L'homme, lui, s'annonce
Il aura la patience d'atte
les femmes dans la pe
cachées lors des visites. S
lui dit aussi et il s'en va,
de ne pas être dérangé
aussi. L'enfant lui, dit tro
toute sa pétulance conten
il entre souvent avant la
importe, il peut aller par
la sagesse des adultes.

Dans la rue, lorsqu
homme, elle se tourne ver
que son dos. Il pourrait s
soit défendu de le voir, ma
lui soustrait seulement la
le droit de la reconnaître.
retourne dans son domai
regards lui sont permis ver
même grandement facilité

De petites ouvertures
façades austères, néanmo

frappe trois fois de sa main à plat, la laissant voir un instant (pour une cause utile). Elle ne dit rien. Parfois une voix d'homme répond: « Il n'y a personne » et cela signifie: personne n'est à même dans la maison de recevoir une femme; les femmes visitées sont absentes ou occupées. L'homme, lui, s'annonce en se nommant trois fois. Il aura la patience d'attendre que l'on fasse entrer les femmes dans la petite pièce où elles sont cachées lors des visites. S'il ne peut être reçu, on le lui dit aussi et il s'en va, sachant que cette liberté de ne pas être dérangé chez soi lui appartient aussi. L'enfant lui, dit trois fois: « je viens ». Et de toute sa pétulance contenue par trop de discipline, il entre souvent avant la réponse. Et pour lui, peu importe, il peut aller partout. Il est la garantie de la sagesse des adultes.

Dans la rue, lorsqu'une femme croise un homme, elle se tourne vers le mur et ne lui montre que son dos. Il pourrait sembler qu'à elle aussi il soit défendu de le voir, mais ce n'est pas exact. Elle lui soustrait seulement la vue de son œil unique et le droit de la reconnaître. Par contre, dès qu'elle retourne dans son domaine, la maison, tous les regards lui sont permis vers l'extérieur. Ils lui sont même grandement facilités.

De petites ouvertures subtiles parsèment ces façades austères, néanmoins charmantes. Leur matière artisanale blanchie, pastel ou sable, parfois comme modelée à géants coups de pouce accroche la lumière. Aux angles des rues, les murs s'arrondissent. Ils sont souvent renflés à leur base, afin de mieux supporter leur propre poids.

Ainsi vivent depuis leur création ces villes-monastères. Et lorsque El Atteuf, la ville aux deux mosquées, fut pour ainsi dire saturée, lorsque les maisons eurent rejoint les murs fortifiés, lorsqu'elles se furent imbriquées les unes dans les autres de telle façon qu'il n'était plus possible d'y ajouter une nouvelle habitation, on a songé à bâtir une deuxième ville. Une fondation toujours conçue de façon organisée, pré-établie, raisonnable, non du tout comme se créait un village partout ailleurs, dans le désordre charmant de l'occupation spontanée, mais dans celle progressive d'un site.

De la première ville, un groupe s'est créé puis détaché, ayant à sa tête un cheikh réputé sage. Ce groupe-là a fondé, en amont de l'oued, la ville cadette: Bou-Noura, la Lumineuse. Peut-être l'a-t-on appelée ainsi parce que de l'aube au crépuscule, le pourtour circulaire de ses murs est entièrement balayé par le soleil, ou parce qu'elle est celle qui garde le plus longtemps, le soir, cette phosphorescence rouge que les collines nues qui

l'entourent semblent, avec elle, vou
jour finissant. Bou-Noura, quoiqu
son aînée par la confession et par le
était tout à fait autonome et ne h
l'amitié contenue dans ces liens de
Bou-Noura, un groupe encore s'est
fonder Beni-Izguen, la Ville
paradoxalement semble aujourd'hui
À cette même heure du soir où le
encore clairs, leur enduit blanc rosit,
devient mauve sombre bascule vers
goûte extraordinairement les propo
petite place triangulaire du marc
Izguen. Les anciens sont venus s'as
banquettes meublées de tapis. Ils
dans des haïks de bure à la façon r
crieurs du marché haussent la voix sa
les entend parfaitement d'un bout à
place. Les boutiques elles-mêmes
mode romain, avec leurs comptoirs p
les entrées grandes ouvertes. On croi
un décor de théâtre. L'espace est tan
façon surprenante. Le temps, par
irréel. On a envie d'attendre un mira
être se produit-il tous les soirs car le
sont reconduits poliment jusqu'à l'ér

12. Vue aérienne de Mélika *(la Reine)*

l'entourent semblent, avec elle, vouloir rendre au jour finissant. Bou-Noura, quoique parente de son aînée par la confession et par le mode de vie, était tout à fait autonome et ne lui devait que l'amitié contenue dans ces liens de parenté. De Bou-Noura, un groupe encore s'est détaché pour fonder Beni-Izguen, la Ville Sainte, qui paradoxalement semble aujourd'hui la plus riche. À cette même heure du soir où les murs sont encore clairs, leur enduit blanc rosit, et le ciel qui devient mauve sombre bascule vers la nuit. On goûte extraordinairement les proportions de la petite place triangulaire du marché de Beni-Izguen. Les anciens sont venus s'asseoir sur les banquettes meublées de tapis. Ils sont drapés dans des haïks de bure à la façon romaine. Les crieurs du marché haussent la voix sans excès. On les entend parfaitement d'un bout à l'autre de la place. Les boutiques elles-mêmes sont sur le mode romain, avec leurs comptoirs placés devant les entrées grandes ouvertes. On croit vivre dans un décor de théâtre. L'espace est tangible d'une façon surprenante. Le temps, par contre, est irréel. On a envie d'attendre un miracle et peut-être se produit-il tous les soirs car les étrangers sont reconduits poliment jusqu'à l'énorme porte fortifiée que l'on referme derrière eux et qui, même le jour, même ouverte, est pacifiquement mais étroitement gardée. Nul étranger ne peut rester dans la Ville Sainte après la nuit tombée.

Melika, la Reine, est à son tour la fille (indépendante) de Beni-Izguen. Au contraire de la Ville Sainte, elle a été l'hôtesse qui a su accueillir bien des étrangers et souvent les convertir et les adopter comme le très respecté Cheikh Sidi Aïssa (Aïssa est le prophète Jésus, beaucoup de Mozabites portent encore son nom).

Ghardaïa enfin, dernière née, mais la plus grande des villes, a clos la Pentapole. Les Ibadites ont étendu Ghardaïa, contrairement à leur habitude. Pour ce, ils ont construit une enceinte plus vaste, avant de remplir d'habitations ce nouvel espace. Cet agrandissement suppose une hésitation des Mozabites à continuer d'essaimer, le long de l'oued, des petites villes à l'infini. Le M'Zab était devenu une entité, une unité. Aussi, lorsqu'il y eut encore surpopulation, les Ibadites décidèrent-ils, raisonnablement de s'éloigner. Peut-être y avait-il eu aussi quelque divergence entre tribus. Ils allèrent s'établir à cinquante kilomètres de là et fondèrent Berriane, et plus loin encore Guerrara.

12. Vue aérienne de Mélika *(la Reine)*

13. **Ghardaïa. Rue montant vers la mosquée.**
« Et d'abord, dit Le Corbusier à propos de la Casbah, pas de vis-à-vis. » Aucune fenêtre n'ouvre sur la rue qui est seulement un passage, un des couloirs de ce grand immeuble moderne qu'est chacune de ces villes millénaires.

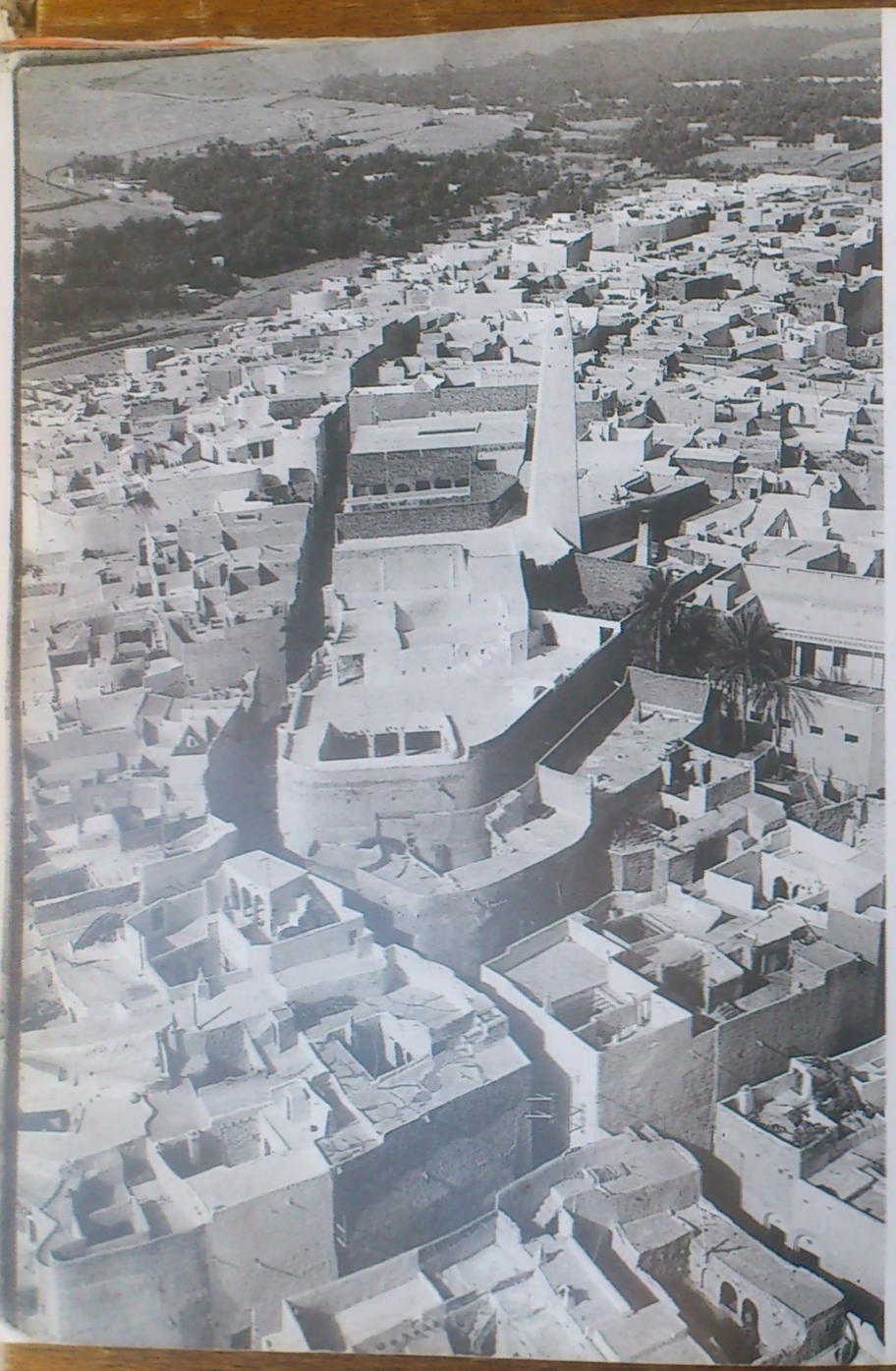
14. **Ghardaïa.** *Rue montante animée par les jeux d'ombre et de lumière.*

13. **Ghardaïa. Rue montant vers la mosquée.** *« Et d'abord, dit Le Corbusier à propos de la Casbah, pas de vis-à-vis. » Aucune fenêtre n'ouvre sur la rue qui est seulement un passage, un des couloirs de ce grand immeuble moderne aux cellules millénaires.*

14. **Ghardaïa.** *Rue montante animée par les jeux d'ombre et de lumière.*

15. **Ghardaïa. Le quartier du marché.** *À la limite de la ville, le marché est le lieu d'échanges avec le dehors. Autrefois, c'était l'un des passages de l'oued, détourné depuis lors.*

16. **Le jour de l'indépendance à Ghardaïa.** *Les 26 pierres plantées sur le sol indiquaient leur place aux notables lors des réunions municipales.*



17. Beni-Izguen. La mosquée et le quartier des Tolba. *C'est la plus belle mosquée du M'Zab qui peut-être a donné sa réputation à la ville sainte. Immense et secrète au point que les circuits touristiques prévus évitent même de la longer. Centre de la ville, elle est surtout celui du quartier des Tolba, les « étudiants » et des dirigeants à la fois religieux et politiques de la ville.*

18. Rues et places de Ghardaïa. *L'alternance des ombres et des lumières paraît calculée dans les rues de Ghardaïa. Les franchissements sont fréquents. On peut visiter la ville en entier sans réellement souffrir des rigueurs du soleil. Les techniques simples les plus diverses d'appareillage et d'enduit sont représentées. Les maisons les plus anciennes s'appuient sur les moins jeunes par des étaiements de vieillesse.*

19

19. Ruelle-escalier à Ghardaïa

20. Beni-Izguen. *Toutes les rues sont montantes, toutes convergent vers la mosquée. Seuls y sont ouverts des entrées en chicane et de discrets regards. Qualité des formes, qualité de l'éclairement intense comme de la fraîcheur préservée. Qualité du silence qu'à peine troublent des bruits tranquilles: voix humaine, pas d'un âne.*

20

AMB

N

E

Route d'Alger

El Atteuf

El Noura

Mélika

Béni-Izguen

Ghardaïa

Route de El Goléa

Les vallées du M'Zab.
Dessin A. Rainaud

Bien entendu, lors de l'éla
Ghardaïa, le marché a été transp
porte récente. L'on voit encore, a
ville, l'ancienne place aujourd'h
bien plus petite que la nouvel
proportionnée à la ville ancien
actuel sert, en fait, de lieu d'éch
habitants de Ghardaïa et les
également à ceux qui viennent
nord comme du sud, de la
comme du Soudan. Sur le marc
on vend aujourd'hui les dromad
pour les manger. On y a vu ve
bœufs à bosse, des zébus, dont l'é
pas en Algérie, et d'étranges mou
dont le mâle porte une véritab
trouve aussi toutes sortes d
l'artisanat africain. Chaque
nomades apportent des truffes du
tout à fait délicieuses. En octob
dattes, qui elles, sont la richess
toutes saisons mais surtout l'hive
laines, peaux de moutons et de
chameaux et les vêtements tissés
kachabias et burnous. Des taill
cousent sur-le-champ les vêten
robes de femmes rehaussées
djellabas d'hommes rebrodées a

21-23. Marché de Ghardaïa.

Le marché

Bien entendu, lors de l'élargissement de Ghardaïa, le marché a été transporté près de la porte récente. L'on voit encore, au milieu de la ville, l'ancienne place aujourd'hui désaffectée, bien plus petite que la nouvelle, tout à fait proportionnée à la ville ancienne. Le marché actuel sert, en fait, de lieu d'échange entre les habitants de Ghardaïa et les étrangers, mais également à ceux qui viennent de très loin, du nord comme du sud, de la côte algérienne comme du Soudan. Sur le marché de Ghardaïa on vend aujourd'hui les dromadaires sur pieds, pour les manger. On y a vu vendre aussi des bœufs à bosse, des zébus, dont l'élevage ne se fait pas en Algérie, et d'étranges moutons au poil plat dont le mâle porte une véritable crinière. On trouve aussi toutes sortes de produits de l'artisanat africain. Chaque printemps, les nomades apportent des truffes du désert qui sont tout à fait délicieuses. En octobre, ce sont les dattes, qui elles, sont la richesse de l'oasis. En toutes saisons mais surtout l'hiver, se vendent les laines, peaux de moutons et de chèvres, poils de chameaux et les vêtements tissés de ces matières : kachabias et burnous. Des tailleurs coupent et cousent sur-le-champ les vêtements de coton, robes de femmes rehaussées de rubans ou djellabas d'hommes rebrodées aux coutures. Le sel est amené, en gros blocs cristallins, des chotts salés très lointains, par les nomades. La vallée du M'Zab, justement choisie autrefois pour avoir été à l'écart de toute route de caravanes, est devenue le carrefour du désert.

Cependant, avant que les établissements d'accueil (les fondouks) se créent dans le bas de la ville, les nomades savaient qu'ils devaient arriver aux jours fixés du marché car il ne leur était pas permis de pénétrer dans la ville. Ils devaient camper dehors, à une certaine distance, ou bien sur la place dont tous les accès vers Ghardaïa étaient clos. Il y a quelques décennies, ces clôtures étaient de lourdes chaînes scellées, chacune ayant probablement son gardien. Autrefois, ce devait être de lourdes portes.

Au milieu de la place, on voyait, il y a peu de temps encore, la haouïta. C'étaient vingt-six pierres enfoncées dans le sol en demi-cercle, et qui servaient de sièges aux anciens lorsqu'ils discutaient, dans ce lieu public, des problèmes politiques de la ville et de ses relations avec l'extérieur et les villes sœurs. Malheureusement, ces pierres ont été recouvertes aujourd'hui par un kiosque moderne. Il existait aussi, une aire de prière surélevée de plus d'un mètre sur laquelle, aux heures requises, on pouvait se prosterner et prier loin du sol souillé du marché.

21-23. Marché de Ghardaïa.

Cette aire n'existe plus. Elle était un ornement de la place, et un de ses éléments de vie. Les marchands, les acheteurs, les visiteurs, s'appuyaient contre elle en s'asseyant tout autour. Nous en avons gardé l'image.

« Pourquoi notre progrès est-il laid ? » disait Le Corbusier. Et voici que des Ibadites commencent à renoncer à la merveilleuse simplicité de leur architecture ; cette architecture qui contient tous les germes d'un permanent modernisme. Dans les pays d'occident, le même phénomène, hélas naturel, se produit. Les habitants d'un « vieux village » rêvent d'un appartement dans un H.L.M. ou d'une villa style « banlieue parisienne ». Et ils construisent cette villa, reniant leur patrimoine culturel et défigurant les lieux. Souvent l'idée fausse que construire du neuf est moins coûteux que réparer « du vieux » les pousse, associée à un compréhensible désir de confort. Pourtant le confort peut trouver sa place dans les maisons les plus archaïques, et mieux que partout dans celles du M'Zab dont la pureté de conception, dépassant infiniment la fragile notion de « modernisme », est une leçon et une valeur permanente. Ce livre se veut consacré à cette valeur, à la croyance que ni les claustras préfabriqués, ni les grandes baies vite révélées inutiles et dont les volets resteront fermés en toute saison, ni les colonnettes torsadées qui sont d'un autre temps et d'un autre lieu, ni les enduits « planchés » ne sauraient être un apport à cette architecture juste et mesurée. Il faut dissuader les habitants de la vallée d'une modestie injuste. Leurs villes apparaissent aux architectes du monde entier comme les témoins miraculeux de ce que notre monde « moderne » a oublié, a perdu, de ce dont notre « progrès » a tant besoin pour retrouver son équilibre.

24. **Le jour de l'indépendance à Guardaïa.** *Cette même place du marché, les jours de grandes fêtes (ici le 5 juillet 1962, jour de l'Indépendance nationale) peut rassembler en foules disciplinées la ville entière. Les terrasses, alors, fleurissent de spectatrices par centaines. Elles assistent à la liesse populaire et y participent par d'impersonnels mais généreux youyous.*

a place dans
t mieux que
la pureté de
nt la fragile
leçon et une
ut consacré à
les claustras
vite révélées
nt fermés en
orsadées qui
e lieu, ni les
tre un apport
urée. Il faut
vallée d'une
araissent aux
comme les
notre monde
ce dont notre
etrouver son

25. Conciliabule entre commerçants.

26. Originaire aussi du Soudan *mais pourtant Ibadite, une petite partie de la population du M'Zab est noire. Certains travaux étaient réservés à cette minorité dont l'ancienne immigration a pu être involontaire. Entre autres la boucherie, qui lui est aujourd'hui gardée par tradition, à laquelle sont destinés les dromadaires vendus sur la Place.*

27. La petite fille Ibadite, *au visage encadré de fines tresses multiples, contemple étonnée les buffles venus du Soudan dont la visite est rare.*

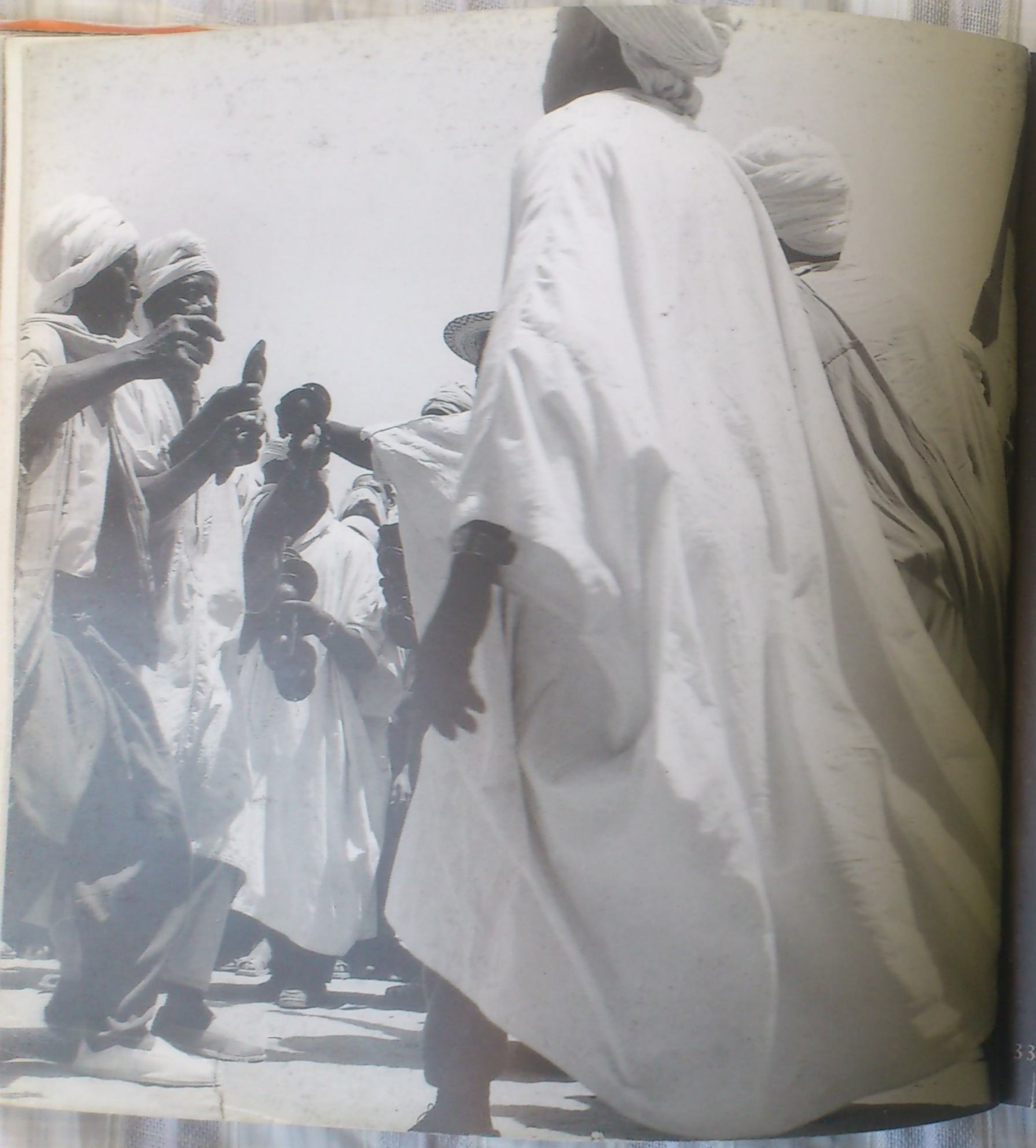
28. Les enfants du M'Zab *ne sont sans doute plus vêtus ainsi à la manière traditionnelle.*

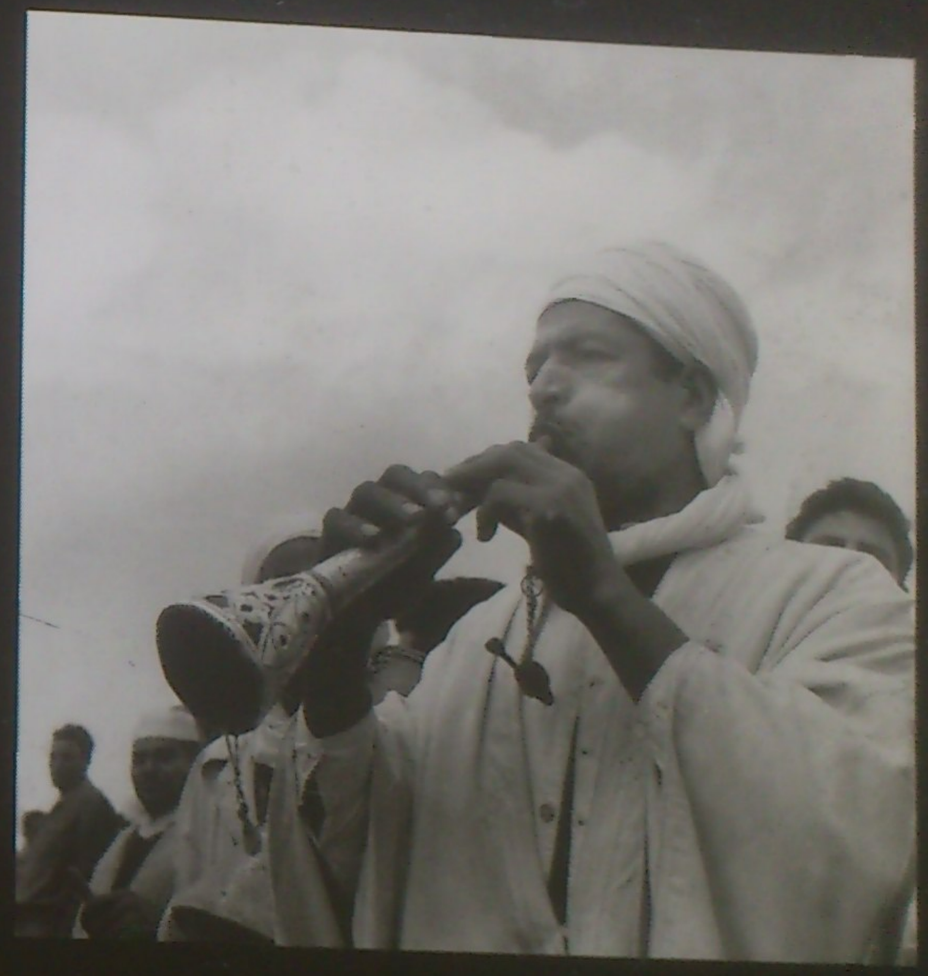
29. Ces dromadaires *sont vendus prosaïquement pour la boucherie.*

30. Sur la place haute de Melika.

31. Un père *façonne au couteau un bout de bois sous le regard fasciné de sa fille.*

32. Le coiffeur ambulant.





33. **Danse de Babu Salem à Ghardaïa.** *Les « Soudanais » de Ghardaïa, seuls parmi les Rhadites à qui certains travaux sont réservés, ont aussi certains droits. Celui de faire de la musique, par exemple, qui était jusqu'à ces dernières années refusé aux Rhadites d'origine pour des raisons de rigueur religieuse. Dans toute l'Algérie, on connaît ces danseurs qui « accompagnent du Tbeul et de sorte de grandes castagnettes métalliques: les crotales. Les enfants les appellent des « Babu Salem ».*

34. **Parfois aussi, l'orchestre bénéficie d'une ghaïta.**

auvegarde ancienne contre les
raids des pillards), les fortification
semblent aujourd'hui encore les pré
détérioration du temps. Lorsque d
n'entourent pas entièrement la cité
Beni-Izguen, la faisant surgir direc
désert de cailloux, ce sont les maison
forment rempart, comme à Bou-N
l'unité fut préservée jusqu'aux a
Déjà très hauts, ces murs sont ju
énorme rocher comme taillé par l'o
percés de petites ouvertures qu
simplement les fenêtres des ap
Fenêtres extérieures, réduites à l'éta
car les maisons, comme dans c
prennent leur lumière et leur aérat
central. À Bou-Noura, chaque mais
sa voisine par la disposition de ces
les acrotères de ses terrasses, ains
matière de ses murs, mais tou
étroitement serrées l'une contre l'a
forment une immense courbe harm
loin, on ne distingue que cette li
cernant et contenant la ville qui
mais n'en déborde point. En desso
on voit seulement le lit vide de l'oue
cimetière se prolongeant directement
À gauche, la masse unique de

35. **Remparts de Beni-Izguen.** *On pense à la Muraille de Chin*
Beni-Izguen restent l'ouvrage de défense le plus intact du M
miraculeusement préservée de toute dispersion.

L'architecture militaire

Sauvegarde ancienne contre les rezzou (les raids des pillards), les fortifications des villes semblent aujourd'hui encore les préserver de la détérioration du temps. Lorsque des remparts n'entourent pas entièrement la cité, comme à Beni-lzguen, la faisant surgir directement du désert de cailloux, ce sont les maisons mêmes qui forment rempart, comme à Bou-Noura, dont l'unité fut préservée jusqu'aux années 1970. Déjà très hauts, ces murs sont juchés sur un énorme rocher comme taillé par l'oued. Ils sont percés de petites ouvertures qui sont tout simplement les fenêtres des appartements. Fenêtres extérieures, réduites à l'état de regards car les maisons, comme dans chaque ville, prennent leur lumière et leur aération du patio central. À Bou-Noura, chaque maison diffère de sa voisine par la disposition de ces ouvertures et les acrotères de ses terrasses, ainsi que par la matière de ses murs, mais toutes sont si étroitement serrées l'une contre l'autre qu'elles forment une immense courbe harmonieuse. De loin, on ne distingue que cette ligne continue cernant et contenant la ville qui la surmonte mais n'en déborde point. En dessous de la cité, on voit seulement le lit vide de l'oued. À droite, le cimetière se prolongeant directement par le désert. À gauche, la masse unique de la palmeraie, entourée des collines nues, pures, de la Chebka.

Chaque famille habitant les maisons-remparts de Bou-Noura ou celles de Melika était-elle tenue à exercer, dans les temps anciens, une garde continue ? De toute manière, il était interdit à un privé d'ouvrir une porte sur l'extérieur. Seules les portes fortifiées de la ville qui toutes, sauf à Ghardaïa trop étendue, existent encore, étaient autorisées. Elles avaient une garde permanente assurée par les Tolbas. Il en existait presque généralement trois par ville. Elles constituent de très solides bâtisses voûtées et surmontées d'une petite salle de garde.

Des tours protègent également les villes, ce sont les « bordj ». Tours de guet et tours de défense. Celle qui domine de plus haut Beni-Izguen a été bâtie, disent les habitants, en un jour, en prévision d'une attaque. À cette époque le travail de construction de tous les édifices communaux, et particulièrement ceux de défense, se faisait avec la participation de l'ensemble des hommes valides de la cité, toutes affaires cessantes.

Si ces tours sont incorporées aux remparts, d'autres sortent de la ville et, implantées aux lieux stratégiques d'où l'on pouvait voir le plus loin, elles dominent les collines le long des palmeraies et, au-delà, presque en plein désert.

35. **Remparts de Beni-Izguen.** *On pense à la Muraille de Chine. Les sinueux remparts de Beni-Izguen restent l'ouvrage de défense le plus intact du M'Zab. Par eux, la ville est miraculeusement préservée de toute dispersion.*

Les guetteurs devaient cri
pour avertir les cultiva
promptement un abri. C
longtemps après les rezzo
seulement là pour préveni
l'arrivée subite de la crue
avec une violence homicid

Peut-être pour a
militairement, les cultiva
ville, ou simplement pour
venir résider près des cul
sont nées dans les palmer
soi une petite forteresse. L
d'été existait déjà à Ised
palmeraie est parsemée
communauté abandonne
fin du court printemps.
l'hiver, devient brusquem
s'animent. Des toiles de

36. **Tour dominant la palmeraie de Ghard**
que l'autre, menaçaient en permanence la pal
celui de l'oued, malgré les bienfaits que l'o
pouvaient faire des victimes. L'oued se présen
mètres de haut, d'une violence irrésistible. La

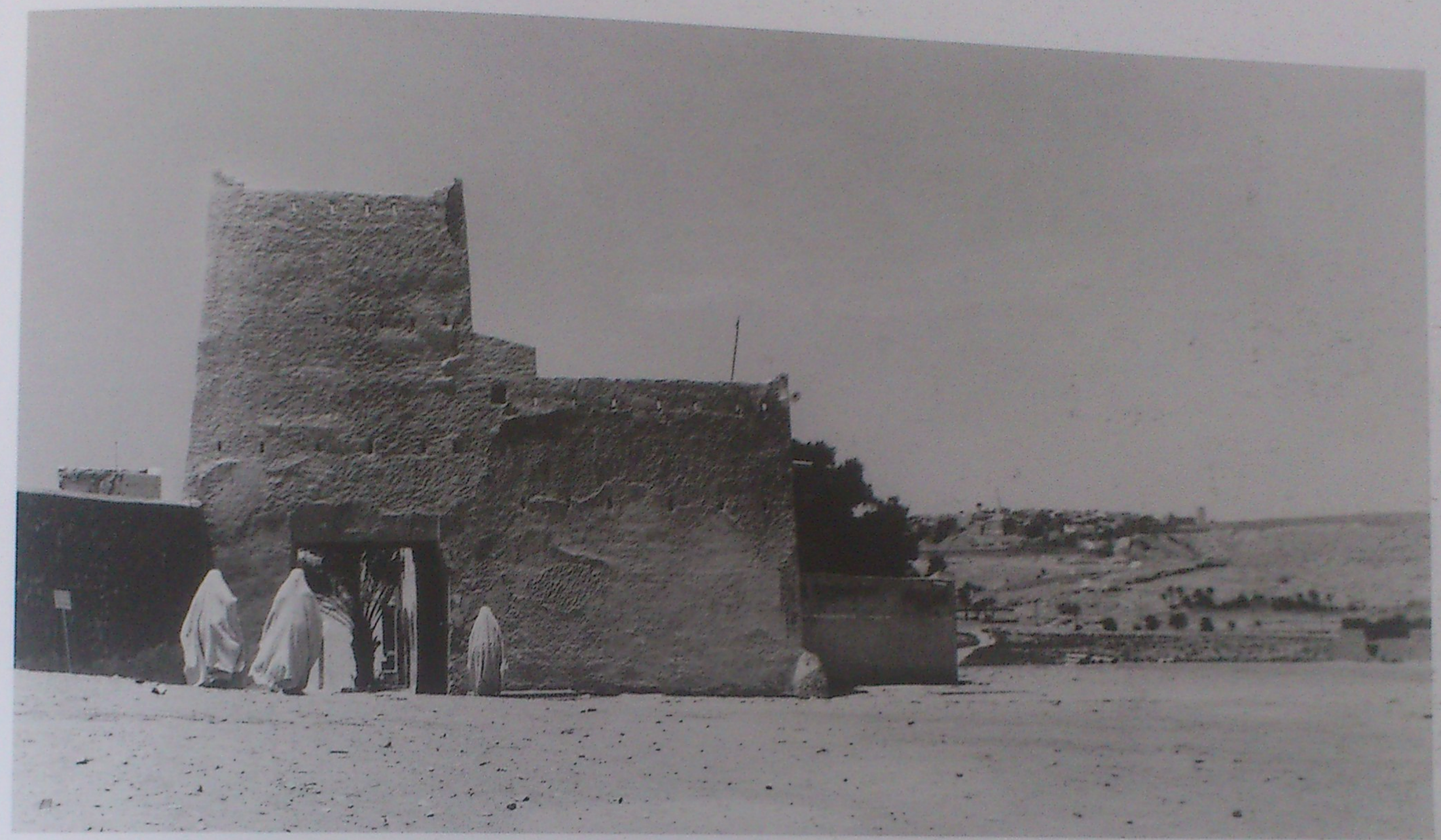
Les guetteurs devaient crier, allumer des feux, pour avertir les cultivateurs de rejoindre promptement un abri. Cette garde a subsisté longtemps après les rezzou car elle n'était pas seulement là pour prévenir le pillage mais aussi l'arrivée subite de la crue dont la vague déferlait avec une violence homicide.

Peut-être pour abriter, au départ militairement, les cultivateurs éloignés de la ville, ou simplement pour que la famille puisse venir résider près des cultures, des habitations sont nées dans les palmeraies et chacune est en soi une petite forteresse. La tradition de ces villas d'été existait déjà à Isedraten. Aujourd'hui la palmeraie est parsemée de maisons. Toute la communauté abandonne au soleil les cités dès la fin du court printemps. La palmeraie, déserte l'hiver, devient brusquement ville d'été. Ses rues s'animent. Des toiles de jute sont suspendues devant les couloirs d'entrée des maisons et cela signifie qu'il y a des femmes, et que tout homme doit s'annoncer avant d'entrer.

Dans les maisons de palmeraies, hauts murs et acrotères plus hauts encore, le jardin, nous le verrons, n'exclut pas le patio-terrasse, un patio à galeries sur lequel débordent les palmes. Ces bordjs familiaux ont un aspect massif. Accessibles au soleil, au ciel, aux arbres, ils ne le sont guère à l'étranger. Une seule porte, toujours en chicane, permet la surveillance d'une entrée unique et interdit que l'on soit pris chez soi de revers. Surtout, ces nombreuses petites ouvertures qui sont les seules fenêtres sur l'extérieur (alors qu'il en existe de grandes sur patio) tout en permettant le regard aux femmes, trahissent leur origine de meurtrières par leur coupe dans le mur et leur alignement commode pour la défense.

36. **Tour dominant la palmeraie de Ghardaïa.** *Deux dangers, aussi imprévisibles l'un que l'autre, menaçaient en permanence la palmeraie: le passage d'une razzia possible et celui de l'oued, malgré les bienfaits que l'on pouvait attendre de celui-ci, tous deux pouvaient faire des victimes. L'oued se présente en une vague de front de deux ou trois mètres de haut, d'une violence irrésistible. La palmeraie entière est pourvue, à portée de voix, ou de feux, de tours protectrices où sans cesse, veillaient des gardes.*

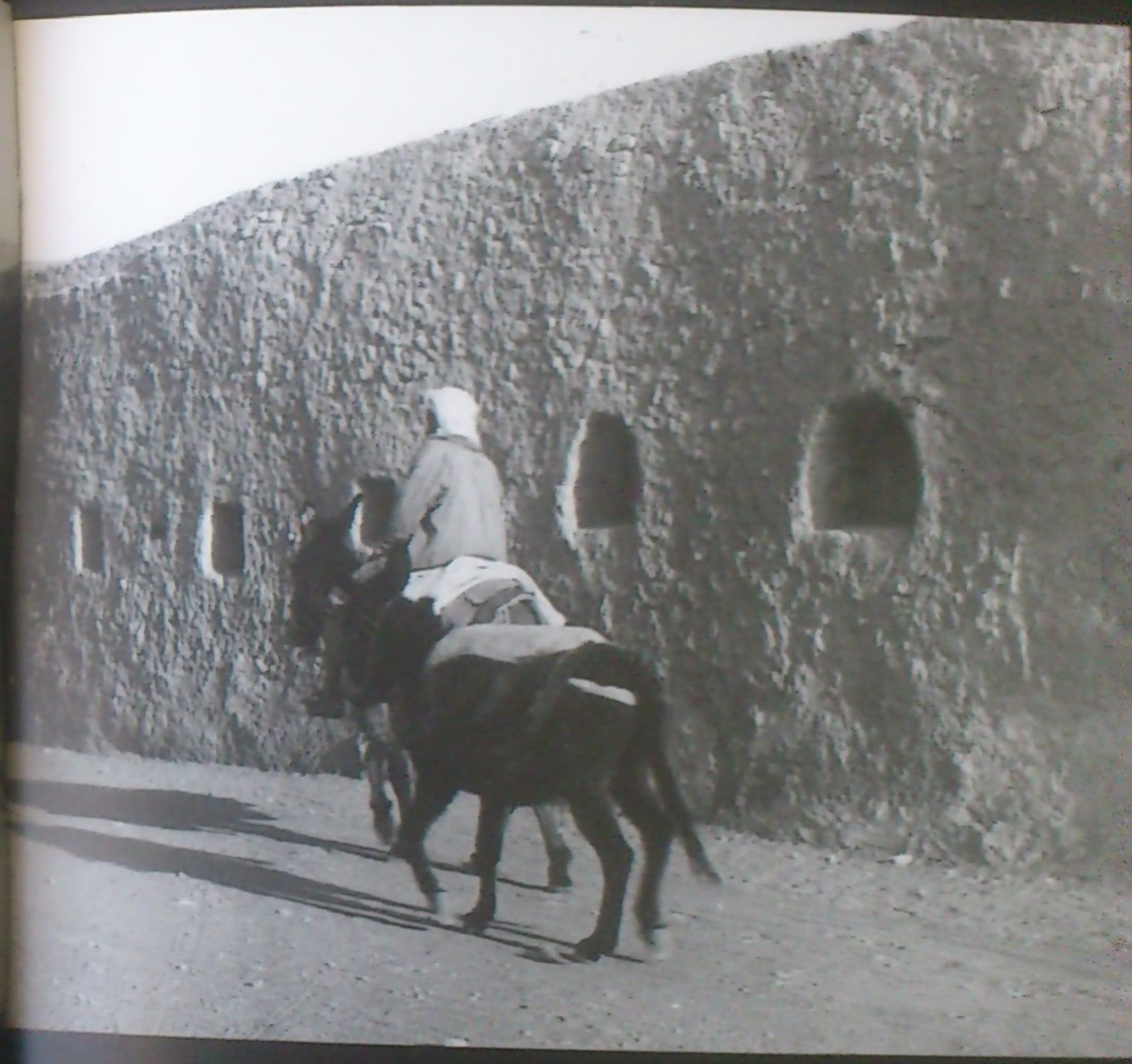
37. **Remparts de Bou-Noura.** *Depuis cette photo, la belle unité d'aspect des fortifications de Bou-Noura a été malheureusement altérée.*



جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان
المكتبة المركزية

38. **Beni-Izguen.** *Un autre aspect des remparts de Beni-Izguen. Tout en haut, la tour d'un jour, élevée en une journée, dit la légende, par l'ensemble des habitants de Beni-Izguen, en prévision de l'issue d'une querelle avec la ville de Bou-Noura. Dans les temps anciens et malgré la sainteté des participants, les différends entre villes se sont parfois réglés à coups d'escopette.*

39/40. **Portes de villes fortifiées.** *De celle de Melika à celle de Beni-Izguen, le cheikh malékite ami de Sidi Aïssa fit deux fois le chemin afin de se concilier le cœur du gouverneur de Melika. Il trouva les deux portes closes et prit avec sa maisonnée le chemin de l'oued Rich. C'est en cours de route qu'un messager de la pentapole le rejoignit, le priant de lui laisser ses cinq fils pour établir chacun d'eux dans une des villes du M'Zab.*



41

42

41. **Beni-Izguen.** *À l'intérieur des remparts court un long chemin de ronde. Les meurtrières, à hauteur d'homme, sont larges côté intérieur pour faciliter les mouvements du tireur et étroites et coudes à l'extérieur pour le protéger. Les tours ont trois fonctions : celle de piliers étayant le mur très long des remparts, celle de postes de guet, enfin celle de terrasses dominant l'action.*

42. **Beni-Izguen.** *Ce sont les mêmes tours que l'on retrouve sur les collines de la palmeraie dominant l'oued.*

La ville d'été urbanisme : l'org palmeraie s'allong Cet oued attendu, préparé pour sa palmeraie est clo circulent les chemi l'oued, ces chemin barrages immense du fleuve et le re barrages, des condu l'eau dans les permettent de surv des conduits. Le jardins et sont

43. Barrage d'El Atteuf, S

L'oued

La ville d'été, c'est de nouveau tout un urbanisme : l'organisation du territoire. La palmeraie s'allonge dans le lit de l'oued absent. Cet oued attendu, si rare et si fugace, tout est préparé pour sa venue. Chaque jardin de la palmeraie est clos de murs. Entre les murs circulent les chemins d'accès. Lors de la venue de l'oued, ces chemins deviennent des canaux. Des barrages immenses brisent tout d'abord la force du fleuve et le retiennent en un lac. Dans ces barrages, des conduits sont aménagés. Ils amènent l'eau dans les ruelles-canaux. Des regards permettent de surveiller et d'entretenir le bon état des conduits. Les canaux, donc, bordent les jardins et sont les distributeurs de l'eau bienfaisante. Mais pas un jardin ne recevra plus d'eau qu'il ne doit en contenir. Les ouvertures pratiquées dans ces murs sont calculées par un ingénieur qui a juré sur le Koran de les établir en toute justice. Si le jardin est en pente même légère, si le haut de la pente reçoit l'eau, un déversoir existera dans le mur du bas, qui rendra le superflu au jardin voisin. En haut de certains murs courent des séguias qui parfois ne viennent d'aucun puits. Des ponts traversent des sentiers où il semble que ne doive couler aucun ruisseau. La présence de la crue révèle l'utilité de tous ces aménagements et rien n'est oublié.

Mais la crue, qui ne subsiste que quelques jours, se fait attendre quelquefois jusqu'à dix ans.

43. **Barrage d'El Atteuf.** *C'est, dans le paysage, une des premières constructions humaines : un barrage encore, le tout premier.*

Les puits

Les Ibadites ont donc creusé des puits qui atteignent jusqu'à cent mètres de profondeur. On dit que les puits communautaires étaient creusés par les chefs des plus grandes familles et leurs fils - les sages et les purs. Ils prenaient pour aliment énergétique des dattes dont le sucre soutenait les efforts physiques qu'ils devaient produire car il s'agissait de creuser dans le roc avec des moyens extrêmement limités. Il fallait souvent plusieurs années pour atteindre l'eau. Cette eau découverte, tout un système d'irrigation était établi. Bassins et séguias contenaient l'eau puis l'amenaient au pied des palmiers précieux qui demandaient encore une quinzaine d'années avant de produire. L'ancien mode de puisage d'eau se voit encore aujourd'hui dans les jardins de la vallée. Un chemin en pente, généralement dallé, aussi long que le puits est profond, était aménagé, le haut de la pente près du premier bassin jouxtant le puits. Un chameau ou un âne, conduit par un homme, descendait cette pente, tirant une corde à laquelle était accrochée l'outre en peau de chèvre qui montait l'eau. Une poulie, au haut du puits, facilitait le travail.

L'outre a un aspect étrange : c'est un gros sac, qui contient de trente à cinquante litres, muni vers le bas d'une sorte de trompe. Cette trompe est maintenue au-dessus du niveau de l'eau contenue dans l'outre grâce à une deuxième corde, plus courte, que tient le conducteur de l'âne. Une fois l'outre sortie du puits une deuxième petite poulie, plate et basse, amène la trompe au-dessus du bassin, alors le conducteur manie la corde, exerce des tractions et relâche successivement la deuxième corde pour vider en trois fois l'outre dans le bassin. Puis l'âne tourne, au bas du chemin, et remonte la pente avec le conducteur, tandis que l'outre vide redescend au fond du puits.

Et les arbres, les dattiers, croissent, et aussi les citronniers, les figuiers, les grenadiers, car la palmeraie a créé par sa fraîcheur même, par le travail de l'homme, un climat plus doux. On le ressent déjà à son approche étant encore sous le soleil en plein désert. Ces jardins des mille et une nuits, les Ibadites y font aussi pousser pour leur seul plaisir, le jasmin, et les roses les plus parfumées qui soient, des roses toutes simples d'une même couleur presque mauve. Hommes ou femmes qui circulent de la ville aux jardins, portent souvent dans leurs doigts deux de ces roses qu'ils respirent en marchant et qu'ils offrent aux amis rencontrés.

44. Le puisatier. *Souvent le puisatier et son âne faisaient toute la journée le va-et-vient le long d'un chemin égal à la profondeur du puits. L'eau tirée remplit un bassin d'où partent les différentes séguias, aqueducs qui l'amènent très loin, au pied même du dattier.*

Les puits

e au-dessus du niveau de
s l'outre grâce à une
ıs courte, que tient le
Une fois l'outre sortie du
petite poulie, plate et
pe au-dessus du bassin,
anie la corde, exerce des
ne successivement la
vider en trois fois l'outre
l'âne tourne, au bas du
te la pente avec le
ıe l'outre vide redescend

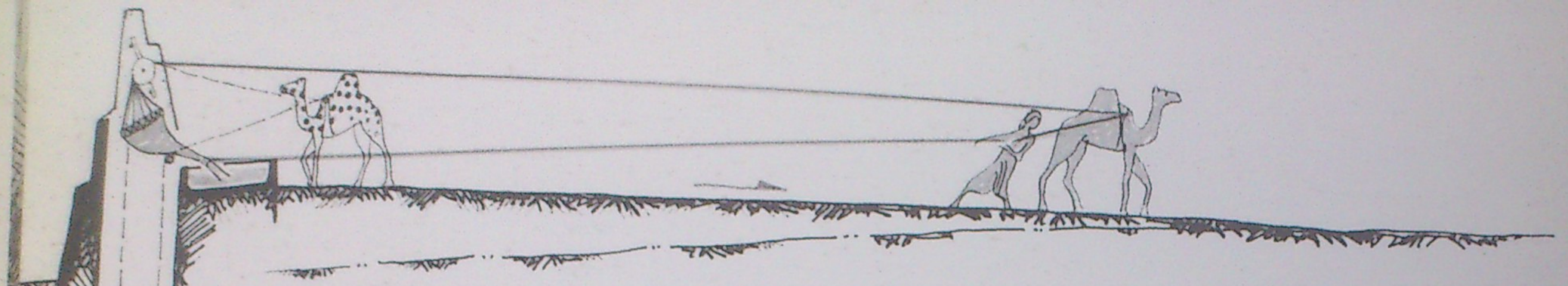
attiers, croissent, et aussi
uiers, les grenadiers, car
r sa fraîcheur même, par
e, un climat plus doux.
on approche étant encore
ı désert. Ces jardins des
es Ibadites y font aussi
l plaisir, le jasmin, et les
ées qui soient, des roses
même couleur presque
femmes qui circulent de
ortent souvent dans leurs
roses qu'ils respirent en
ls offrent aux amis

45. **Puits à El Atteuf.** *Ce puits aux volumes équilibrés, est adossé à la clôture du jardin pour lequel il travaille. Mais en même temps, il s'ouvre vers le voyageur qui peut y boire. C'est qu'il se trouve à mi-chemin entre deux villes: El Atteuf et Bou-Noura.*

46. **Séguia dans un jardin.** *Une séguia est chargée d'une mission précise: amener l'eau d'un point (le bassin) à un autre (le dattier). Il arrive que la distance soit très grande. Un impératif catégorique commande la construction d'une séguia: son niveau doit présenter une pente. Si celle-ci n'est pas naturellement accentuée, on doit la « faire », infime et permanente. D'où la nécessité de la conduire en des méandres dictés par le relief. Mais la grâce n'est-elle pas contenue toute, et toute explicable dans les nécessités physiques et géographiques?*

45. **Puits à El Atteuf.** *Ce puits aux volumes équilibrés, est adossé à la clôture du jardin pour lequel il travaille. Mais en même temps, il s'ouvre vers le voyageur qui peut y boire. C'est qu'il se trouve à mi-chemin entre deux villes: El Atteuf et Bou-Noura.*

46. **Séguia dans un jardin.** *Une séguia est chargée d'une mission précise: amener l'eau d'un point (le bassin) à un autre (le dattier). Il arrive que la distance soit très grande. Un impératif catégorique commande la construction d'une séguia: son niveau doit présenter une pente. Si celle-ci n'est pas naturellement accentuée, on doit la « faire », infime et permanente. D'où la nécessité de la conduire en des méandres dictés par le relief. Mais la grâce n'est-elle pas contenue toute, et toute explicable dans les nécessités physiques et géographiques?*



À six cents kilomètres plein sud d'Alger, au Sahara, il fait plus frais en été que dans la capitale, pourtant riveraine de la mer, à cause de cette immense palmeraie entièrement artificielle.

Dans les ruelles-canaux on rencontre souvent, placées là à la discrétion des passants, des ouvertures vers l'extérieur permettant de puiser dans le bassin privé qui se trouve de l'autre côté du mur, dans le jardin. Il y a même souvent un récipient qui permet de boire, attaché à une petite chaîne. Ceux dont les palmiers ont soif, dont le puits est « éteint », peuvent aussi remplir là leurs tonnelets pour la survie de leurs arbres.

On trouve aussi sur certaines aires, généralement celles des petites mosquées, des fagots de bois apportés là par la prévoyance des plus riches. Les plus pauvres viennent anonymement les prendre. Ils les brûlent au foyer pour faire la cuisine.

Au printemps, la forêt de palmiers étourdit du parfum de ses fleurs et résonne, soudain, du même chant. Des voix d'hommes grimpés sur les palmiers se répondent de loin en loin. Ils disent une prière nuptiale. Ils célèbrent le mariage des dattiers. Pour obtenir une meilleure fructification, il est d'usage de ne point se fier au vent et d'aller égrener sur les fleurs, femelles, le pollen des fleurs du dattier mâle. Mais comme nul mariage ne peut être fait sans consécration, la même prière est répétée à la fécondation de chaque arbre.

Des dizaines de milliers de prières marient à chaque printemps les dattiers du M'Zab.

« Ici, dans l'oasis, pas de consommation. Voilà le grand fait. De quoi manger : du pain, du thé, du café.

Clef du système : trouver le régime intelligent de la consommation. Définir des consommations qui réduisent convenablement le régime industriel. Apprendre à vivre à certaines heures de la journée sans consommer. Exemples : l'esprit, le sport, la conversation, l'étude, etc.

Les Arabes portent un burnous pendant dix ans. Nous sommes fiers et nous nous croyons très civilisés parce que nous portons six complets par année (consommation = fabrication = industrie = travail = taylorisme = commerce concurrence = stérilité des efforts et suppression de la vie intérieure).

L'oasis répond : je limiterai tous mes travaux à ceux qui me font passer du dénuement (le désert, pays illimité de la faim et de la soif) à la splendeur, de la souffrance et de l'angoisse au bien-être, de la terreur à la quiétude, du vide au plein, du désert à l'oasis...

À la béatitude, et rien de plus. »[1]

47. Deux arcs d'une volée d'arcades de mosquée. *Leur savoureuse irrégularité provient de ce qu'ils sont obtenus grâce à un coffrage singulier : l'âme de la palme du dattier, qui ensuite, reste incorporée dans la maçonnerie.*

1. Le Corbusier, en 1961.

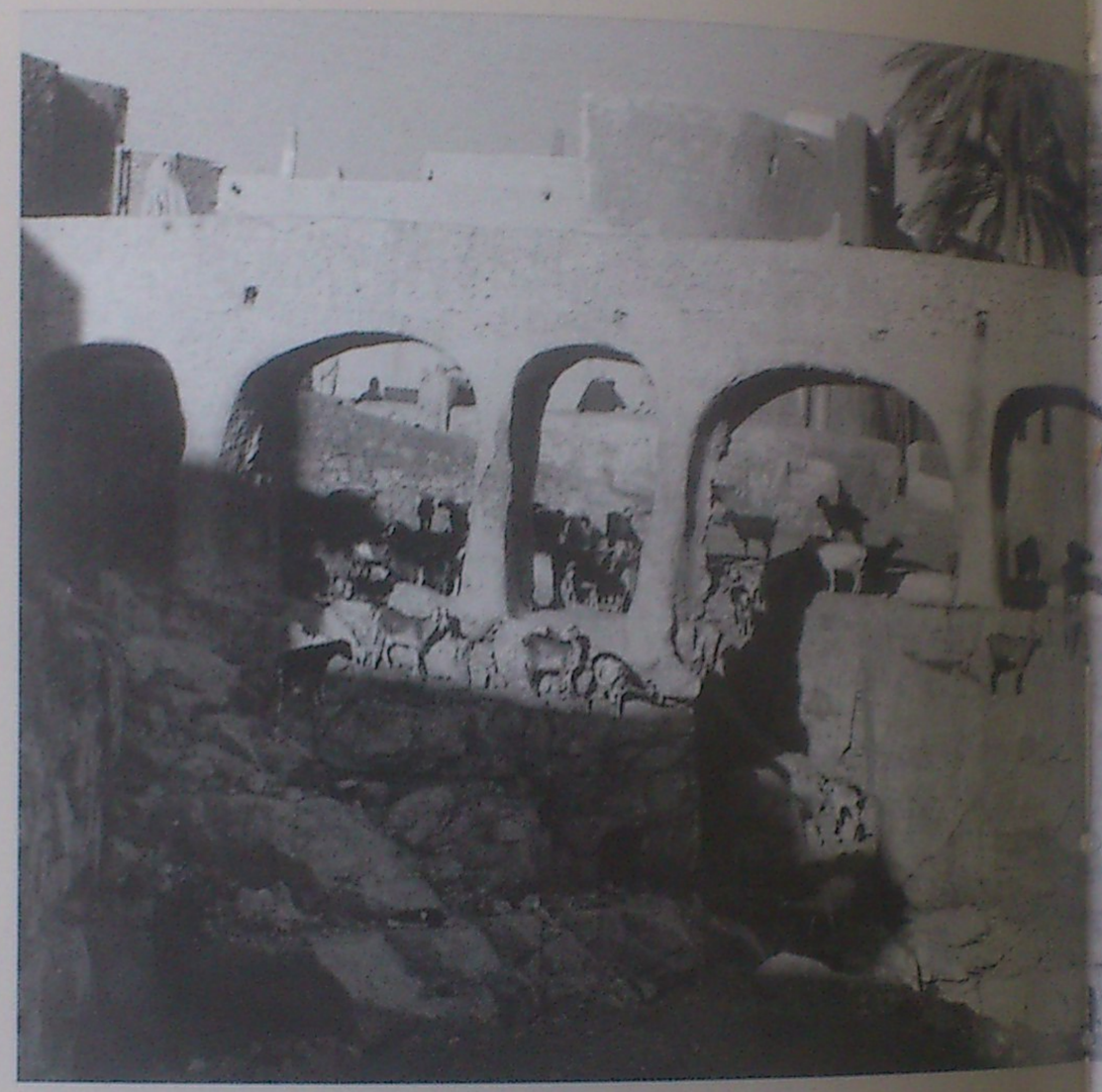
ne peut être fait sans consécration,
ère est répétée à la fécondation de

nes de milliers de prières marient à
emps les dattiers du M'Zab.
ns l'oasis, pas de consommation.
fait. De quoi manger: du pain, du

stème: trouver le régime intelligent
mation. Définir des consommations
nt convenablement le régime
prendre à vivre à certaines heures
ée sans consommer. Exemples:
rt, la conversation, l'étude, etc.
s portent un burnous pendant dix
mmes fiers et nous nous croyons
arce que nous portons six complets
(consommation = fabrication
travail = taylorisme = commerce
= stérilité des efforts et suppression
cure).
ond: je limiterai tous mes travaux
ne font passer du dénuement (le
imité de la faim et de la soif) à la
la souffrance et de l'angoisse au
terreur à la quiétude, du vide au
t à l'oasis...
ade, et rien de plus. »[1]

1. Le Corbusier, en 1961.

48



49

48. **Escalier d'accès au flanc du barrage de Beni-Isguen.** *Ce grand barrage, parfois haut de sept mètres, offre l'oasis. Or il traverse toute la vallée. Dans ses contreforts une multitude de cavités ont été aménagées pour le bétail qui facilitent le passage. La ville semble s'arrêter aux murailles comme pour bien les défendre : religion et civilité publique. La beauté du geste en deux volumes et fonctions.*

49. **Porte des murs de Ghardaïa.** *Le barrage en retrait [illegible]*

50. **Les voûtes.** *Des [illegible] [illegible] [illegible]

Si les maisons des palmeraies sont fortifiée
comme les villes, jardins et charmant
arrangements demeurent encore à l'intérieur, .

Pour seuls meubles des niches dans l
maçonnerie. Celles-ci sont distribuées dans le mu
sous les escaliers, au-dessus des foyers, autour d
entrées, avec une ingéniosité sans cesse renouvelé
Pas plus que dans les villes, les maisons d
palmeraies ne démontrent une recherch
d'ostentation. Bien au contraire, elles sont simpl
et solides, les pièces ont des proportions petites
suffisantes, comme des cellules de moines.

Parfois le palmier, que l'on n'a pas voulu coup
tant il est précieux, traverse la maison et en devie
un meuble: support d'étagères, axe d'escalier
colimaçon. Il s'épanouit sur la terrasse où son omb
adoucit une journée torride et où l'on cueille
dattes sans fatigue. Parfois la maison d'été est ouve
sur un jardinet clos, ou bien et dans la plupart d
cas, elle a, comme celle des villes, un patio au-dess
du rez-de-chaussée. C'est du patio, le cœur de
maison, que toute la lumière sera distribuée dans
pièces. Sur ce patio, souvent, une galerie couve
d'une terrasse accessible sert au sommeil d'été,
pièce close étant laissée à la suffocante chal
emmagasinée pendant le jour par des murs épais

Qui saura dire l'extraordinaire sérénité,
douceur des nuits sur les terrasses du M'Zab. L

51. Un groupe de maison de palmeraie, avec leurs terrasses.

Les maisons de l'oasis

Si les maisons des palmeraies sont fortifiées comme les villes, jardins et charmants arrangements demeurent encore à l'intérieur, .

Pour seuls meubles des niches dans la maçonnerie. Celles-ci sont distribuées dans le mur, sous les escaliers, au-dessus des foyers, autour des entrées, avec une ingéniosité sans cesse renouvelée.

Pas plus que dans les villes, les maisons des palmeraies ne démontrent une recherche d'ostentation. Bien au contraire, elles sont simples et solides, les pièces ont des proportions petites et suffisantes, comme des cellules de moines.

Parfois le palmier, que l'on n'a pas voulu couper tant il est précieux, traverse la maison et en devient un meuble: support d'étagères, axe d'escalier en colimaçon. Il s'épanouit sur la terrasse où son ombre adoucit une journée torride et où l'on cueille ses dattes sans fatigue. Parfois la maison d'été est ouverte sur un jardinet clos, ou bien et dans la plupart des cas, elle a, comme celle des villes, un patio au-dessus du rez-de-chaussée. C'est du patio, le cœur de la maison, que toute la lumière sera distribuée dans les pièces. Sur ce patio, souvent, une galerie couverte d'une terrasse accessible sert au sommeil d'été, la pièce close étant laissée à la suffocante chaleur emmagasinée pendant le jour par des murs épais.

Qui saura dire l'extraordinaire sérénité, la douceur des nuits sur les terrasses du M'Zab. L'air est léger, transparent, lumineux. On ne ressent plus aucune fatigue, la température est parfaite. Les bruits du désert sont discrets et vivants. Appel lointain d'un fennec, frémissement proche du jet d'eau, froissement mince et presque métallique des palmes au moindre souffle de vent.

Qui saura dire la fluidité des rares petits nuages portés lentement au travers de la brillance insolite d'étoiles plus grandes et plus nombreuses que chez nous (et pourtant c'est Orion, ce sont la Grande Ourse, Véga, la Voie lactée...). Qui pourra oublier la trop violente clarté de la Lune vous éveillant au milieu de la nuit et créant autour de vous un paysage rendu fantastique par cet éclairage luxueux ? Qui dira la chaleur nocturne des murs, l'incroyable impression de sécurité et de plénitude de ces nuits claires ? Le sentiment irremplaçable de l'arrêt du temps que plus rien ne presse, que toute hâte est futile, que de toute façon, tout est en ordre immuablement. Chaque parcelle de cette nature vous accueille avec simplicité, vous intègre à votre insu. Bientôt vous êtes en ordre vous aussi, et également mortel, comme la fleur du jasmin tombée le matin tête en bas, fanée dans la journée, balayée et oubliée le soir, remplacée le lendemain. Les nuits du désert sur les terrasses dans la vallée du M'Zab, c'est à la fois le vertige, l'enchantement et la détente totale, l'équilibre.

51. Un groupe de maison de palmeraie, avec leurs terrasses.

52. **Mosquée de Sidi Brahim.** *Cet escalier qui est celui d'une mosquée ne diffère en rien de ceux des habitations, ni par ses dimensions ni par son « style ».*

53. **Vue sur une terrasse.** *De l'intérieur de la pièce ouvrant sur la terrasse, on voit l'amorce de l'escalier menant à la chambre supérieure à ciel ouvert.*

52. **Mosquée de Sidi Brahim.** *Cet escalier qui est celui d'une mosquée ne diffère en rien de ceux des habitations, ni par ses dimensions ni par son « style ».*

53. **Vue sur une terrasse.** *De l'intérieur de la pièce ouvrant sur la terrasse, on voit l'amorce de l'escalier menant à la chambre supérieure à ciel ouvert.*

54. **Dans la palmeraie de Beni-Izguen,** *une habitation d'été.*

55. **Mur de jardin enduit à la main,** *L'architecture de la palmeraie commence au mur de clôture. Il est en toub - briques d'argile séchées au soleil -. Souvent la structure, les poteaux et faîtes sont soulignés de peinture blanche. Ici, la main de l'artisan a signé sur toute sa surface, l'enduit de chaux.*

56. **Maison de palmeraie à Bou-Noura.** *Extérieurement, la maison de palmeraie reste une forteresse intime. Mais ce n'est pas un mur totalement aveugle qu'elle présente, côté ruelle. Même la clôture du jardin, à différentes hauteurs d'yeux, est percée de « regards » multiples.*

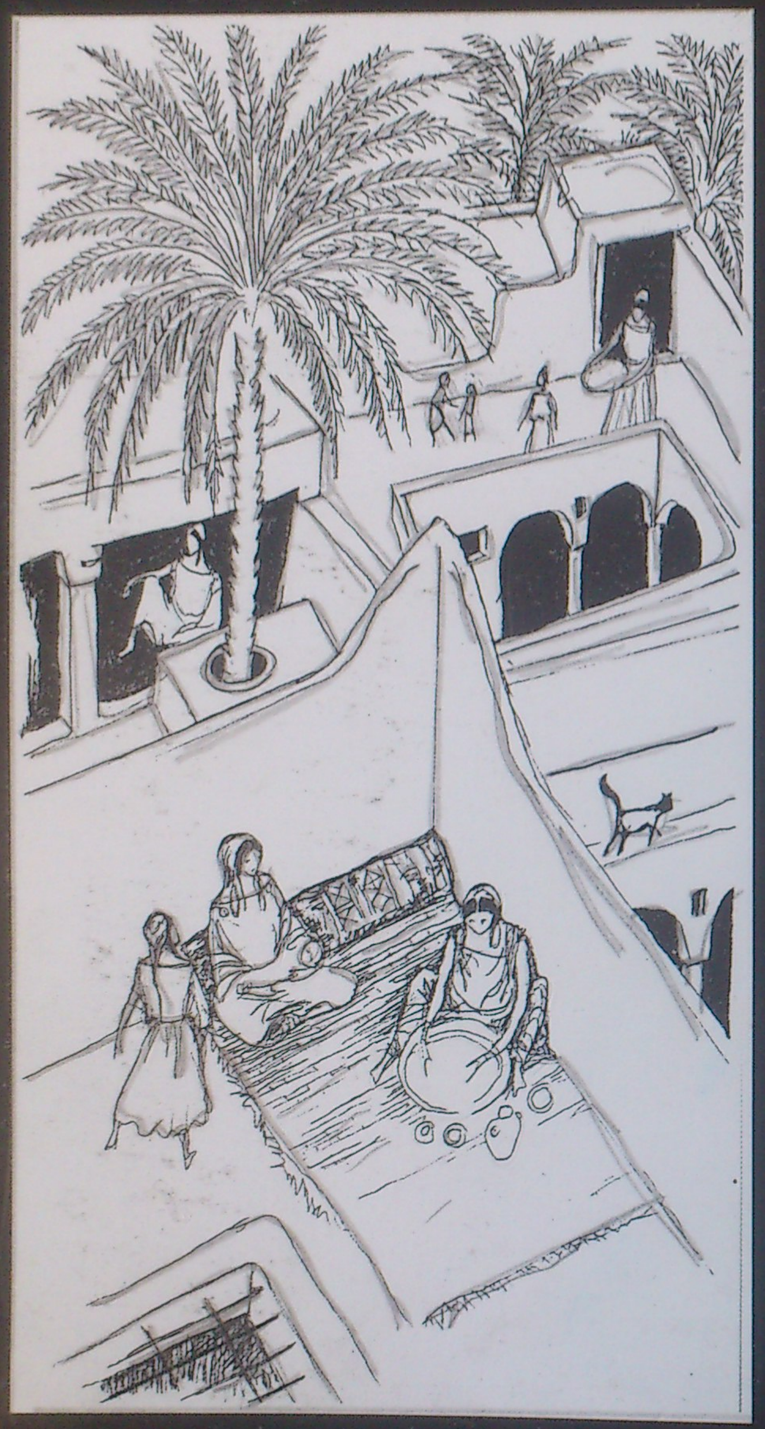
57. **Dans la palmeraie.** *Les sentiers de palmeraie mènent parfois à de véritables petits villages d'été.*

58. Sur une terrasse, *une galerie porte ombre et soutient les chambres à ciel ouvert. Ici, elle entoure le « chebek », l'ouverture zénithale protégée par une grille.*

59. Galerie de terrasse, *chebek, arrivée de l'escalier et chambres supérieures à ciel ouvert.*

60. Intérieur d'une maison de palmeraie. *En palmeraie, les habitations désertes l'hiver restent souvent ouvertes. C'est que la totalité de l'ameublement est sculptée en creux dans les murs. Placards, étagères, niches, en alliance libre mais judicieuse avec la structure qui reste simplement mais très noblement apparente.*

61. Intérieur d'une maison de palmeraie. *Ici, un pilier sublime soutient le plafond, percé de son petit chebek.*



62. **Pour bâtir la maison, on n'a pas coupé l'arbre.** *On lui a plutôt aménagé une sortie sur la terrasse construite autour de lui. Lorsqu'il était plus jeune, on cueillait directement les dattes à la main. Il faut maintenant y grimper, mais si peu... Quant à son retour le maître de maison accédera à la terrasse, il veillera à ne pas s'approcher des murs peu élevés qui dominent les terrasses voisines. Respect et civilisation.*

63. **C'est le soir.** *Les terrasses sont très fréquentées car il fait bon. Les regards ménagés dans les murs d'acrotère permettent de guetter le retour du père et aussi de voir l'animation de la rue. L'éclairement et l'aération de la salle au-dessous s'effectuent par une ouverture zénithale garnie d'une grille pour préserver les enfants d'une possible chute (le chebek).*

trop chaud sur la terrasse p
maison s'y réfugie. Mais elle
proche du « Westeddar » - l
l'hôte est reçu. La femme o
voisine et il ne lui est p
conversation ni d'y particip
invitée.

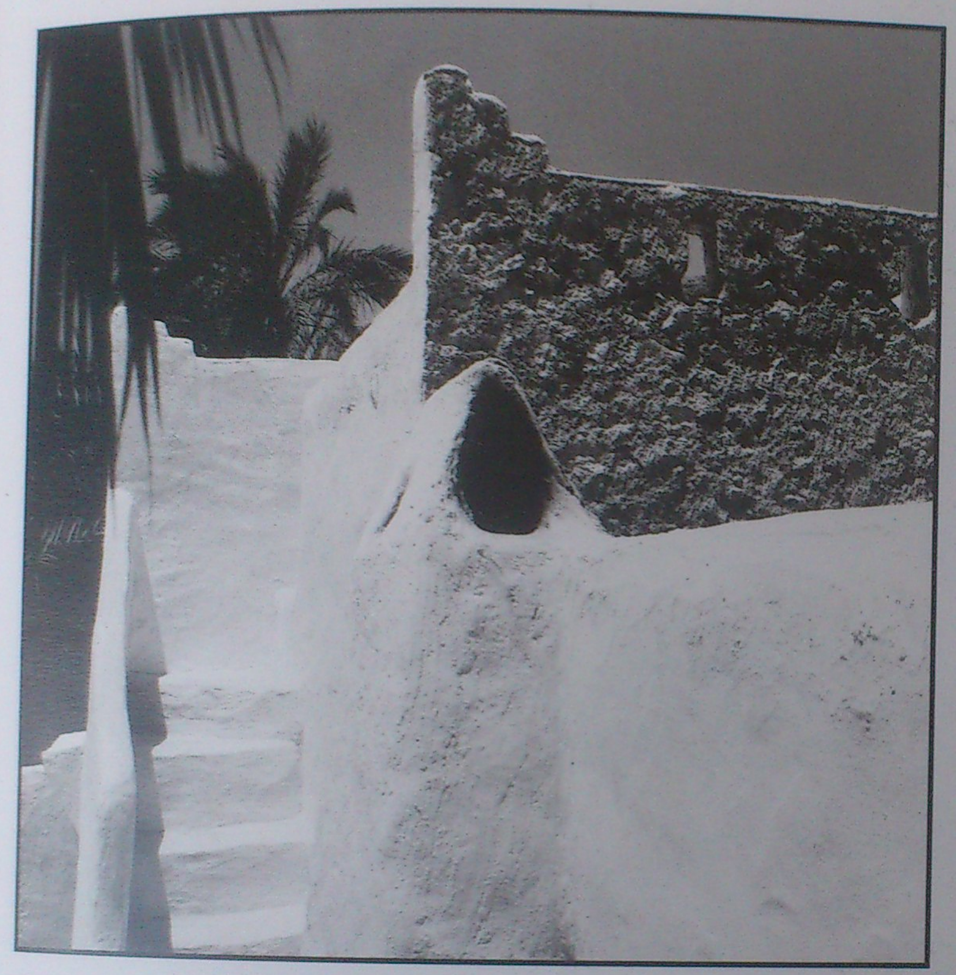
65. **Scène vue:** *le frère du*
rentre d'un voyage à l'étrange
à sa belle-sœur. S'arrêtant
regarder, comme le veut le ve
néanmoins échanger avec el
affectueuse.

bon. Les regards ménagés dans
aussi de voir l'animation de la
ouvert par une ouverture

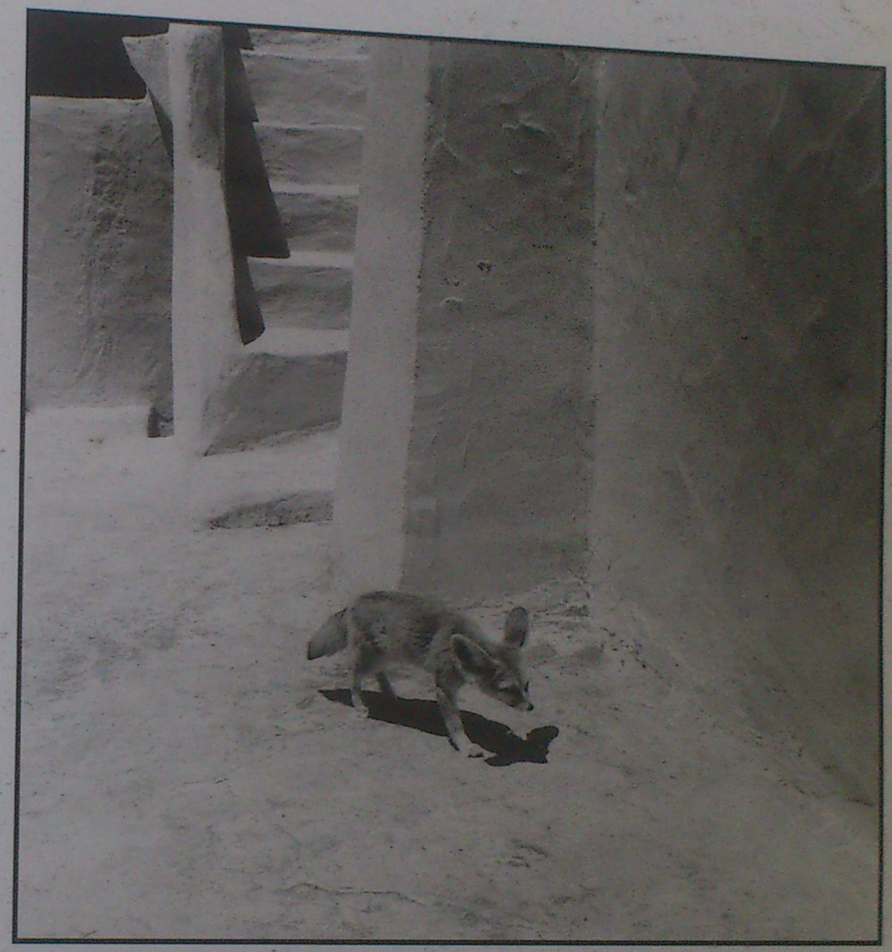
64. **Un parent est en visite dans la journée.** *Il fait trop chaud sur la terrasse pour que la maîtresse de la maison s'y réfugie. Mais elle peut rester dans une pièce proche du « Westeddar » - le centre de la maison - où l'hôte est reçu. La femme observe l'invité d'une pièce voisine et il ne lui est pas défendu de suivre la conversation ni d'y participer oralement si elle y est invitée.*

65. **Scène vue:** *le frère du mari de cette jeune femme rentre d'un voyage à l'étranger. Il vient rendre hommage à sa belle-sœur. S'arrêtant à l'angle du mur sans la regarder, comme le veut le respect de la tradition, il peut néanmoins échanger avec elle une longue conversation affectueuse.*

66. **Confort estival.** *Dans les villes d'été, la vie est à plusieurs niveaux. Chaque niveau a sa raison climatique. Au plus fort de la chaleur, on reste dans les salles basses. Le matin ou le soir, on peut monter dans les chambres hautes, donnant généralement sur une galerie couverte qui fait partie du patio. En bas comme à l'étage, on peut cuisiner: la même cheminée dessert les deux foyers. On voit ici le « barbecue » de l'étage, près de l'entrée d'une chambre. L'escalier qui est dans cette chambre mène à la terrasse de sommeil qui, elle aussi, sera protégée par un mur d'acrotère plus ou moins élevé.*



67



68

جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان
كلية العلوم

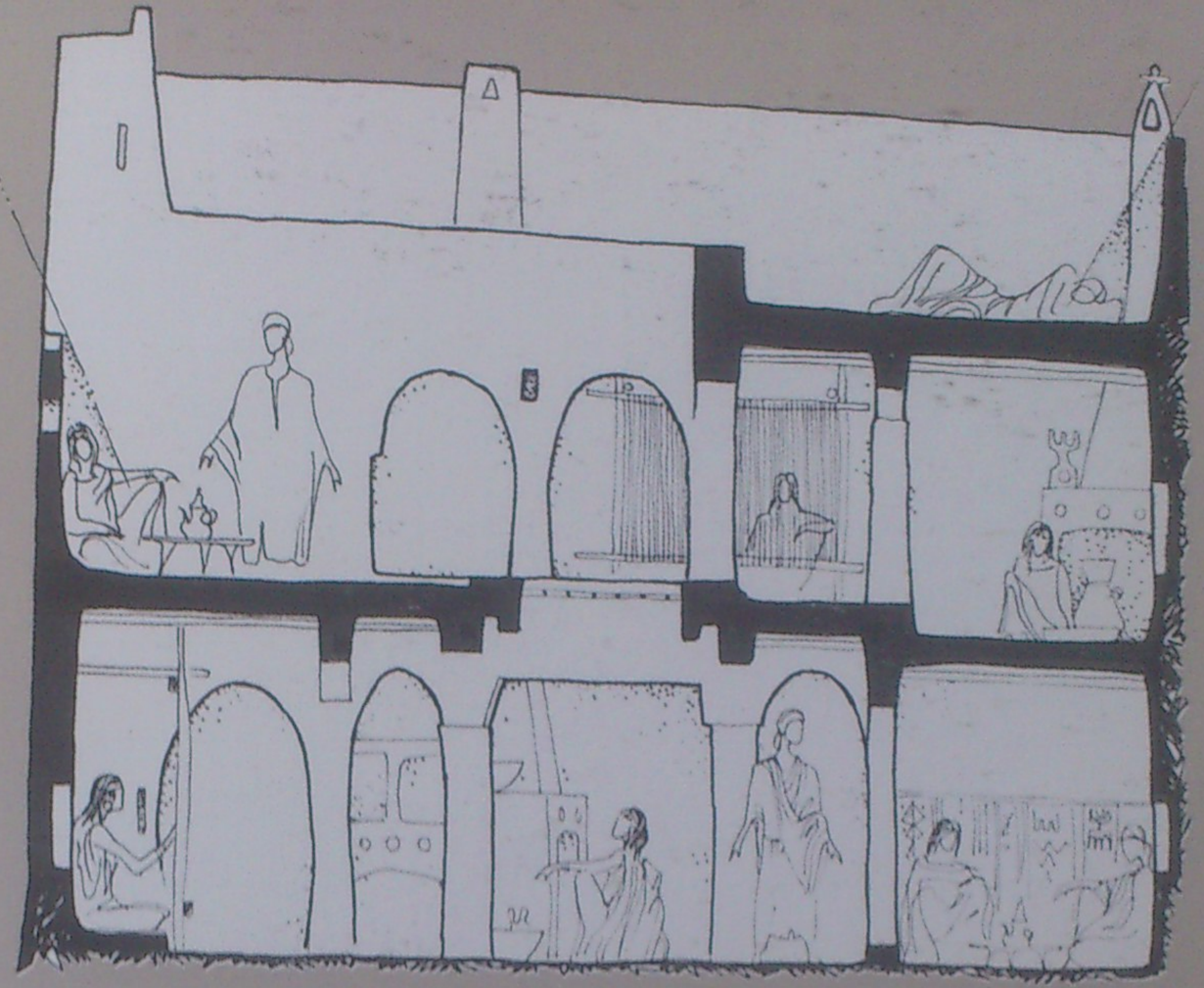
67. **Arrivée d'un escalier** *sur la chambre supérieure à ciel ouvert.*

68. **Le fennec apprivoisé,** *qui ne craint pas la chaleur, fréquente indifféremment à toute heure les terrasses.*

illes d'été, la vie
ue niveau a sa
de la chaleur, on
tin ou le soir, on
hautes, donnant
ouverte qui fait
l'étage, on peut
dessert les deux
de l'étage ; près
lier qui est dans
de sommeil qui,
mur d'acrotère

69. **Vers la terrasse de sommeil.** *Modelée comme une*
comportant sa petite terrasse personnelle pentue avec écoul
l'eau de pluie, l'arrivée de l'escalier provenant de la salle basse
mouvement, on monte sur la terrasse de sommeil.

70. **Illustration :** *Organisation de la maison par rapport au*
activités sociales et domestiques. Dessin A. Ravéreau.
La chambre à ciel ouvert. *Aménagement originel : un mate*
une épaisse natte d'alfa.



69. Vers la terrasse de sommeil. *Modelée comme une sculpture, comportant sa petite terrasse personnelle pentue avec écoulement pour l'eau de pluie, l'arrivée de l'escalier provenant de la salle basse. Du même mouvement, on monte sur la terrasse de sommeil.*

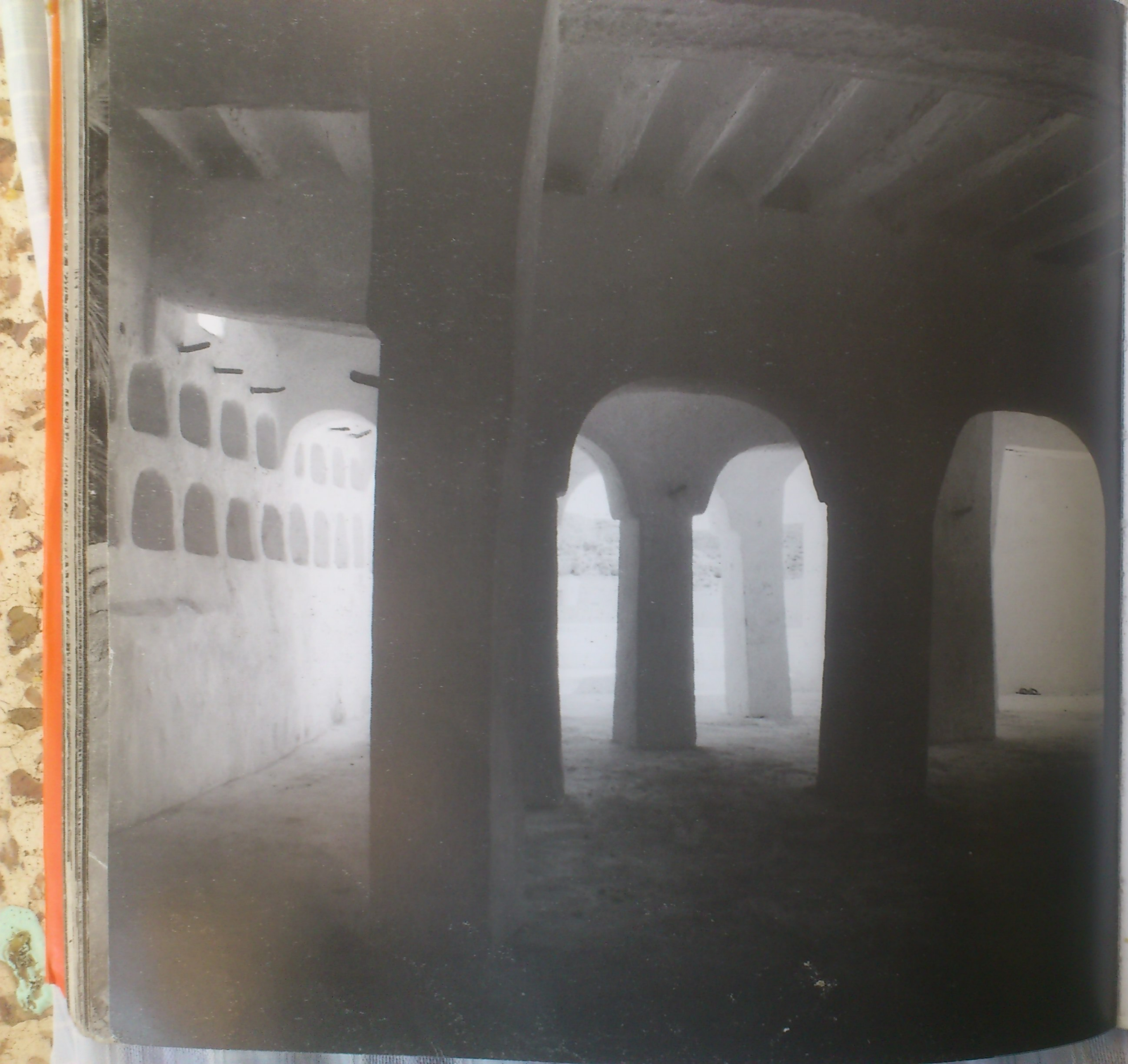
70. Illustration : *Organisation de la maison par rapport au soleil, aux activités sociales et domestiques. Dessin A. Ravéreau.*
La chambre à ciel ouvert. *Aménagement original : un matelas posé sur une épaisse natte d'alfa.*

71

71. **Le mariage des dattiers:** *lorsqu'on monte féconder le dattier femelle, le « marieur » prononce une prière de consécration.*

72. **Façade d'une maison dans la palmeraie de Beni-Izguen.** *Les constructeurs du M'Zab se sont refusé le souci de composer la façade. Nul académisme. C'est l'agrément et la commodité que l'on éprouve de l'intérieur qui commandent la disposition des ouvertures. Cette disposition est toujours heureuse.*

72



d'

exode d'été, cet e
vers la palmeraie n'ar
religieuse. Certes, elle
lorsque la communau
villes, mais en aucune

C'est pourquoi no
en trois endroits. Au so
principale se distingue
cités, dans les cimeti
fractions), il y a égale
Enfin, il en existe a
nombreuses, pour la
cimetières et mosquées
minarets. Elles son
possèdent des salles sou
pour ne pas attirer l'at
protégées comme ce
mosquées s'applique u
d'arrêter les voleurs.
M'Zab. Mais les étrang
mêmes lois et, s'ils co
trouvaient abri tempo
l'on était certain de r
chez les gardiens des p

En dehors du mi
peut-être aussi le pro
ville, qui différencient
celles des cimetières

73. **La salle ouverte de la mosquée d**
contenir les souliers des orants.

Les mosquées

L'exode d'été, cet exode massif de la population vers la palmeraie n'arrête pas pour autant la vie religieuse. Certes, elle est plus dense en hiver lorsque la communauté est regroupée dans les villes, mais en aucune saison elle n'est oubliée.

C'est pourquoi nous trouverons des mosquées en trois endroits. Au sommet de la ville, la mosquée principale se distingue par son minaret. Autour des cités, dans les cimetières de chaque tribu (les fractions), il y a également des édifices religieux. Enfin, il en existe aussi dans les palmeraies, nombreuses, pour la saison d'été. Mosquées de cimetières et mosquées de palmeraies n'ont pas de minarets. Elles sont basses et quelquefois possèdent des salles souterraines, très certainement pour ne pas attirer l'attention car elles ne sont pas protégées comme celles des villes. Dans les mosquées s'applique un droit d'asile qui interdit d'arrêter les voleurs. Le vol était inconnu au M'Zab. Mais les étrangers n'étaient pas soumis aux mêmes lois et, s'ils commettaient une infraction, trouvaient abri temporaire dans les mosquées et l'on était certain de retrouver les objets dérobés chez les gardiens des portes de la ville.

En dehors du minaret, c'est la dimension et peut-être aussi le programme, plus complet en ville, qui différencient la mosquée des villes de celles des cimetières et des palmeraies. Ce qui distingue l'architecture d'une mosquée du M'Zab de celle des habitations, c'est encore le programme et la dimension. Pas plus que dans les habitations, il n'y a sur les mosquées d'éléments décoratifs surajoutés et c'est remarquable. Il fallait aux constructeurs une élévation de pensée au-dessus de tous les fétichismes qui entachent encore si souvent notre civilisation moderne, pour admettre le postulat que les édifices où Dieu recevait l'adoration de ses fidèles n'avaient nul besoin de « signes extérieurs de richesse ». Il n'est pas esquissé le moindre ornement dans les mosquées. Seule la structure en induit la beauté. Les piliers sont les éléments porteurs; entre eux, le mur est souvent creusé de niches qui les allègent tout en créant des formes utiles. Ces niches, les piliers, les plafonds de bois de palmiers, font des mosquées du M'Zab de grands objets sculptés, des sculptures vivantes dans lesquelles on se promène, où l'on prie. Tous ces éléments sont aidés et liés par la plus importante expression d'architecture ancienne du M'Zab: l'arc.

L'arc mozabite traditionnel est obtenu à l'aide du plus gracieux des coffrages: « l'âme » de la palme. Celle-ci sert d'ossature: elle reste incorporée dans la maçonnerie. Cela confère deux caractéristiques très importantes à toute la physionomie du pays: la première est une échelle,

73. **La salle ouverte de la mosquée de Sidi Brahim à El Atteuf.** *Les niches peuvent contenir les souliers des orants.*

la même, pour les mosquées comme pour les habitations, qui se trouve être tout naturellement l'échelle humaine.

Dans toute la vallée, l'arc est mesuré par la grandeur normale d'une palme. Il y a de petits arcs, car on peut couper une palme ou prendre des palmes jeunes. Il y a des arcs moyens mais il n'y a pas d'arcs grands. La palme est le module. Il arrive que le long d'une colonnade, les arcs ne soient pas réguliers et cela parce que les palmes ne sont pas rigoureusement égales. Les arcs ne diffèrent d'ailleurs pas en hauteur mais en largeur. Cette irrégularité artisanale est charmante. Le souci de la construction a primé et la fantaisie a accepté les différences de mesure. L'exactitude n'était pas plus importante que l'ornement. C'est la négation même de l'académisme.

Les mosquées de cimetières et celles des palmeraies sont parentes. Seulement, elles n'ont pas la même vie. Celles des cimetières vivent intensément l'hiver. Au M'Zab, on fait son testament à douze ans, l'âge de raison, l'âge où l'on commence à suivre le Carême. Homme ou femme, chacun a le droit et quasiment l'obligation morale de léguer aux pauvres un tiers de ses biens. Pas davantage sinon la famille sera lésée, et pauvre à son tour, devrait accepter la charité d'autrui.

Les vendredis d'hiver, on voit parfois, sur les grandes aires blanches maçonnées qui jouxtent les mosquées de cimetières, des rassemblements d'hommes en vêtement très blanc. Ils sont assis en plusieurs groupes qui se partagent, du matin au soir, la lecture entière du Koran, c'est-à-dire que chaque groupe récite une partie différente du groupe suivant, mais en même temps. Chant à plusieurs voix.

De tous les chemins qui mènent à l'aire viennent, vers la fin de l'après-midi, des personnages isolés conduisant des ânes ou des mulets. Les bêtes portent de grands plats recouverts de linges de couleur rouge sombre. Dans ces plats, il y a du couscous, de la viande, des dattes qui seront distribués aux pauvres. Le couscous est préparé de façon à rester comestible huit jours, afin qu'il puisse durer dans la famille sans ressources, jusqu'au vendredi suivant. Ces plats de nourriture sont appelés Noubas. Ce sont les rentes alimentaires qu'assurent les héritages, administrés par les familles. À certaines mosquées, le mouton est parfois encore amené vivant, égorgé et dépecé sur place et pour ce, sans doute pendu aux crochets de ces sortes de piliers de sacrifice que l'on voit au milieu de quelques aires. Des cruches d'eau sont amenées également car manger donne soif et souvent, on consomme une partie des offrandes sur place.

L'une des mosq
Ghardaïa est celle
juriste qui fut célèb
cheikh rendait la j
chefs religieux de
n'avoir pu trancher.
menait d'une
d'antichambre, à la
pouvait assister l'
tranché par le ch
jugement était insc
force de loi.

Les mosquées
effacé, moins publ
On s'y rassemble p

Lorsqu'une écol
accolée, elles en tie
pour cela. Sièges ma
muret servant de
séparer des élèves,
tablettes en bois util

La nature du so
contexte environnan
raisons naturelle
implantations des m
colline - et aussitôt,
entre le bâtiment et
avec une pente suff

L'une des mosquées de cimetière proche de Ghardaïa est celle du cheikh Ammi Saïd, grand juriste qui fut célèbre bien au-delà du M'Zab. Le cheikh rendait la justice, traitant des cas que les chefs religieux de chaque ville reconnaissaient n'avoir pu trancher. Un long, interminable couloir menait d'une sorte de salle d'attente, d'antichambre, à la salle même des débats auxquels pouvait assister l'accusé. Lorsque le cas était tranché par le cheikh et ses condisciples, le jugement était inscrit dans un registre et prenait force de loi.

Les mosquées de palmeraies ont un rôle plus effacé, moins public que celles des cimetières. On s'y rassemble pour la prière, surtout le soir.

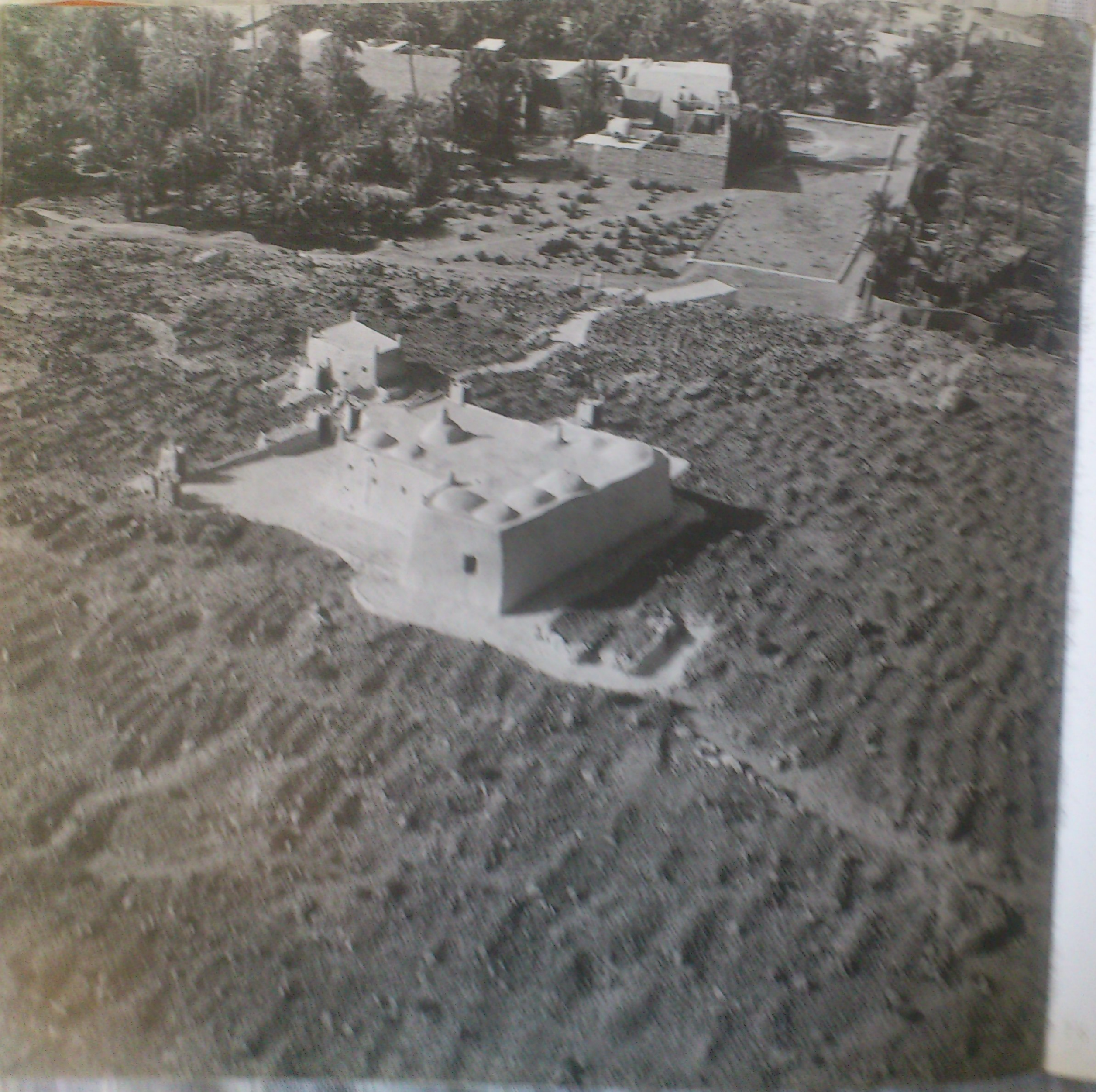
Lorsqu'une école, une médersa, ne leur est pas accolée, elles en tiennent lieu et sont aménagées pour cela. Sièges maçonnés pour le maître et petit muret servant de cloison symbolique pour le séparer des élèves, niches toujours pour poser les tablettes en bois utilisées comme ardoises.

La nature du sol, rocheux ou sablonneux, le contexte environnant, l'exposition, sont autant de raisons naturelles pour les différentes implantations des mosquées. Tantôt adossée à une colline - et aussitôt, une sorte de séguia est creusée entre le bâtiment et le rocher, à la hauteur du toit, avec une pente suffisante pour amener l'eau de ruissellement dans un bassin en contrebas -, tantôt enroulée en escargot comme la mosquée de Sidi Brahim qui a une si jolie légende, tantôt refermée sur elle-même comme Aouelaouel, la « première des premières ». Chacune est bâtie dans le même esprit que les autres, toutes pourtant sont différentes. Aouelaouel, par exemple, a trois séjours à offrir aux fidèles: la salle obscure et fraîche pendant la journée, la terrasse aérée pendant la nuit, et pour les soirs de vent, le patio protégé. Ces trois séjours ont leur mihrâb, cette sorte de petite abside tournée vers La Mecque, où se tient l'imam lorsqu'il dirige les prières. Vue de l'extérieur, avec ses contreforts en miniature, Aouelaouel ressemble à une petite place forte, close par une épaisse porte de palmier.

Sidi Brahim, avec ses niches, évoque irrésistiblement la très fameuse chapelle de Ronchamp. Sidi Bou-Gdemma, au toit bulbeux, possède un accès d'un luxe extraordinaire: un escalier maçonné et blanchi qui gravit toute la colline jusqu'à elle. « Elle », c'est aujourd'hui la mosquée, c'est « Monseigneur Bou-Gdemma ».

La matière de sculpture des murs et leurs angles doux proviennent du matériau le plus simple: un plâtre à prise rapide que l'on appelle le « timchent ». Il sert à la fois de mortier et d'enduit. Souvent, il est lissé à la main et l'on voit

74/75. **Mosquée de la palmeraie de Beni-Izguen.** *Cette mosquée est adossée à la colline même d'où Beni-Izguen descend jusqu'à la vallée. Aire extérieure, terrasse, salle couverte, mais aussi ouverte à tous, au passant pieux comme à l'étranger. Chaque heure de la journée, chaque saison, dessine sur le sol sous les arcs ou horizontalement dans le jeu des facettes des simples piliers, un aspect différent et heureux du mariage ombre-lumière.*



76/77. **Mosquée de Sidi Bou-Gdemma.** *Les mosquées sont dédiées à des personnages dont elles portent le nom… Ici au fondateur de Ghardaïa. Tout ce qui est construit est peint, contrastant sur le ton monochrome sable des pierres dressées des tombes et de la roche. La disposition des « objets » sur le terrain, sans géométrie, paraît cependant « irréfutable ». Un escalier au génial emmarchement escalade la colline, au sommet, un lieu de prière. On ne saurait chercher à expliquer pourquoi certains dômes sont à peine esquissés et d'autres importants. Une seule expression classique : un dôme coiffé d'un pinacle en avant du mihrâb. Tout le reste de la construction est merveilleusement spontané souligné par un léger acrotère qui ourle le rebord de la terrasse !*

sur ces murs qui accrochent la lumière, la trace des doigts de l'artisan-maçon.

Il y a dans les mosquées du M'Zab ce que les catholiques appelleraient une « grâce attachée ». Elles sont à chaque instant remodelées par la course du soleil. Elles s'allument progressivement à l'intérieur par la projection de la lumière sur le sol blanc, entre les arcades. Le sol joue le rôle d'un réflecteur.

À chaque heure différente et à chaque saison aussi, ces mosquées gagnent à être non visitées en passant mais vécues, tant le jeu des éclairages intérieurs est soumis à une orientation subtile. Les Ibadites qui le savent, ne s'y rendent pas seulement au moment des prières mais solitairement dans la journée. Les femmes y viennent s'asseoir et manger des fruits avec leurs petits enfants qui jouent et courent sur les sols unis, sans que l'on songe à les en empêcher.

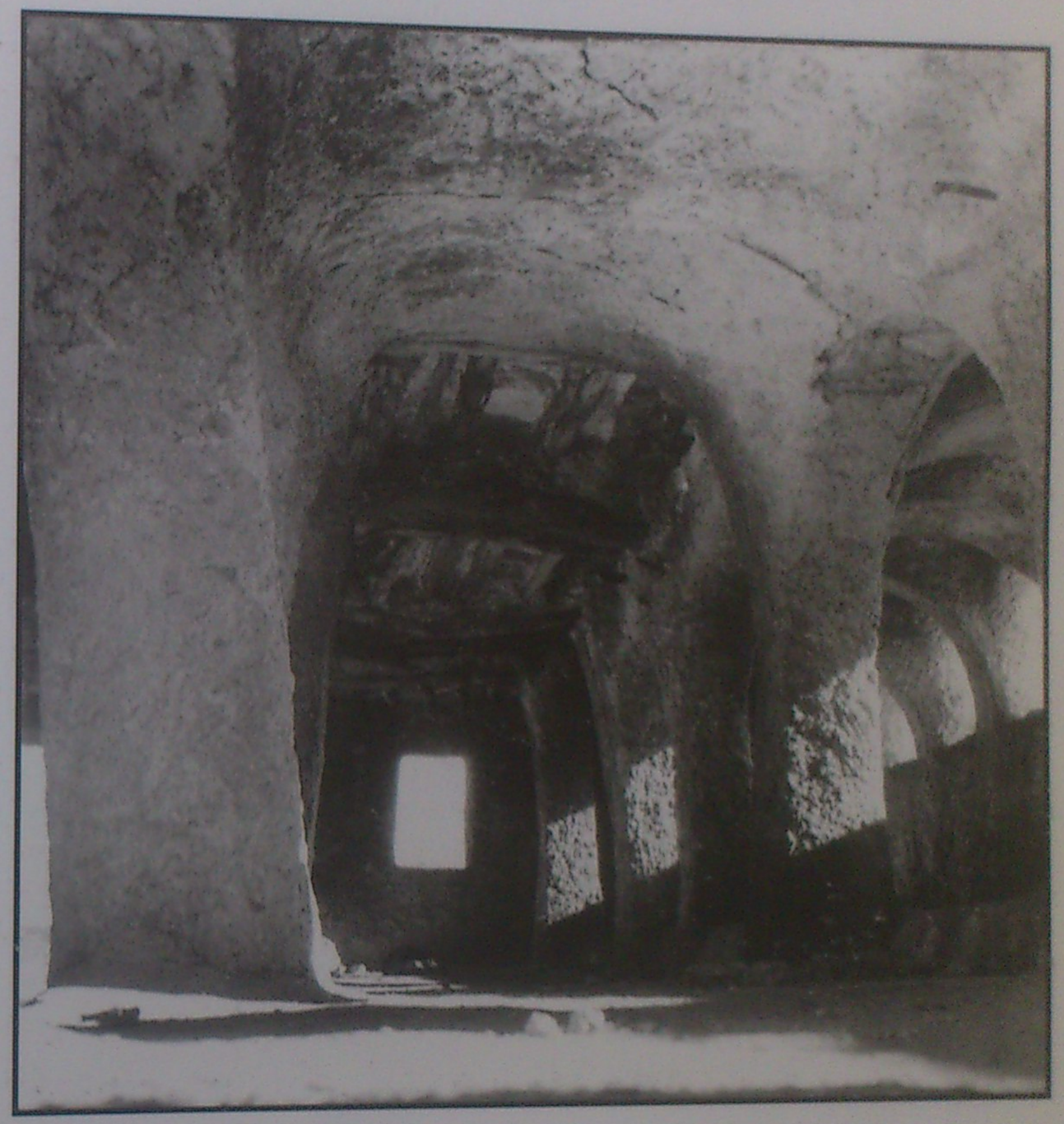
Les mosquées du M'Zab, dans leur simplicité, composent le « jeu correct et magnifique des formes sous la lumière ». Formes douces, subtiles, formes « prouvées » par la satisfaction que l'on découvre à les regarder exister.

Formes qui créent des volumes merveilleusement proportionnés, volumes d'ombre fraîche et bleue, dans les salles basses, volumes d'air orange dans les larges galeries et les salles hautes. Et l'on passe d'un volume à l'autre, chaque fois en y participant pleinement parce que le temps n'est pas compté et que la hâte est futile. On s'étonne de n'être pas coupés là où le volume éblouissant du dehors dessine si nettement ses limites sur le sol, les murs, les colonnades, les arcs.

La méditation n'est pas forcément la source de ce que saint Bernard appelait « considération » : ce regard attentif en soi à la recherche des valeurs et des causes profondes. La méditation, c'est peut-être seulement une si totale mise en disponibilité de soi quand les choses sont lumineuses et belles, qu'on se met à les posséder vraiment ou plutôt posséder par elles. Sans chercher à les analyser, à les comprendre ou les traduire, sans chercher à se convaincre, sans vérifier leur nombre d'or. La méditation, c'est peut-être savoir s'arrêter, s'ouvrir, attendre. Alors les choses vous appartiennent et vous leur appartenez. Cette lumière orange et son silence à peine peuplé d'un froissement d'ailes, car ici les oiseaux sont peu farouches, vous pénètrera par osmose, et d'une façon si permanente que vous en garderez toujours quelque chose ; un éclat de soleil comme dans le conte scandinave le petit Kay portait au cœur son éclat de glace.

les salles
l'autre,
arce que
est futile.
volume
ment ses
, les arcs.
ource de
ion » : ce
aleurs et
est peut-
onibilité
et belles,
u plutôt
nalyser, à
cher à se
d'or. La
'arrêter,
s vous
z. Cette
plé d'un
ont peu
et d'une
garderez
comme
ortait au

78



79

78/79. **Intérieur de la mosquée d'Ammi Saïd.** *Cette partie de la mosquée-tribunal du cheikh Ammi Saïd a disparu. Elle était datée du XIIe siècle. Devant ces photos, Le Corbusier, un mois avant sa mort, s'est écrié : « C'est admirable ! ». Pour un mètre carré de toit effondré, il a été décidé de « remplacer » l'édifice.*

Allah envoie la mo
Souvent elle le fra
sommeil.
0 mes serviteurs qui
Ne désespérez pas d
Elle peut tout pardo
Annonce à ceux qui
Qu'ils habiteront les
fleuves.

Les tombes des Iba
semblables, hors celles d
qui ont été élevés de rema
cimetière mozabite est pr
presque confondu avec la
« kef ». Une pierre est dr
une aux pieds. Entre ces p
posées. Elles sont volont
probablement de découra
servi au foyer durant la
permettent aux hommes
reconnaître les tombes.
Mozabites travaillent dans
disent-ils -, durant de long
le désert est un choix mais
En quelque sorte un lu
paient d'un long exil. Malg

80. **Tombeau sur le kef** *(la colline de pierre)* au

Les tombeaux

Allah envoie la mort à l'homme.
Souvent elle le frappe dans les bras du sommeil.
0 mes serviteurs qui avez péché,
Ne désespérez pas de la Miséricorde divine.
Elle peut tout pardonner.
Annonce à ceux qui croient et qui font le bien
Qu'ils habiteront les jardins où coulent les fleuves.

(Koran)

Les tombes des Ibadites paraissent toutes semblables, hors celles de leurs cheikhs aimés à qui ont été élevés de remarquables tombeaux. Un cimetière mozabite est presque invisible de loin, presque confondu avec la rocaille de la colline, du « kef ». Une pierre est dressée à la tête du mort, une aux pieds. Entre ces pierres, des cruches sont posées. Elles sont volontairement cassées, afin probablement de décourager les vols. Elles ont servi au foyer durant la vie du défunt et elles permettent aux hommes de retour de voyage de reconnaître les tombes. Très souvent, les Mozabites travaillent dans le nord - dans le tell, disent-ils -, durant de longues années. Vivre dans le désert est un choix mais c'est un choix coûteux. En quelque sorte un luxe. Les Mozabites le paient d'un long exil. Malgré toutes les tentations du monde extérieur, si différent de leur vie monastique, ils veulent mourir chez eux. Les cimetières qui sont proches des villes forment une de leurs protections, urbanistique et esthétique, car une fois le mort en terre, il n'appartient plus qu'à Dieu de le déplacer et nul être humain n'a le droit d'en prendre la décision. Il n'existe pas de fosses communes au M'Zab, ni de concessions temporaires et le terrain affecté à un cimetière ne sera jamais bâti. Il existe de très anciens cimetières couverts de sable, clos et respectés, où nul sentier ne se voit plus, où aucun mort ne reçoit de visite. Les cimetières plus actuels sont, eux, parcourus de sentiers très entretenus, qu'il convient de suivre sans jamais s'en écarter. Il est interdit d'enjamber une tombe.

Aux meilleurs emplacements, souvent aux points culminants, les anciens chefs religieux, les légistes, ont reçu des sépultures étonnantes. Au M'Zab, on n'appelle pas ces tombeaux des « marabouts ». On n'en attend aucun miracle. Simplement, ils sont un acte de piété envers des hommes que toute une communauté avait respectés et desquels elle attendait conseils et directives. Les tombeaux des cheikhs semblent des variations de l'expression du mihrâb, cette grande niche tournée vers La Mecque qui se trouve dans toute mosquée et accueille l'imam

en prières. Ici, les niches existent toujours et elles ont la même orientation.

Et le lyrisme, si contrôlé dans toutes les autres constructions du M'Zab, se libère dans les tombeaux, comme si l'on voulait accorder à la maison des morts ce qu'eux-mêmes refusaient à leurs demeures de vivants. La rapidité de prise du timchent aidant, une sorte de fantaisie inspirée régit la construction, ainsi ces édifices deviennent des sculptures que l'on pourrait tout à fait qualifier de modernes. Soigneusement blanchis d'une chaux éclatante dans leur décor nu et doré, ce sont des objets surréalistes admirables posés là pour toujours, dans cette lumière et dans ce calme. Ils sont totalement éloignés de tout ce que la mort peut évoquer d'horreur. Ou bien la mort devient-elle toute naturelle devant cet accomplissement d'art, d'esprit et de sagesse.

Les hommes qui ont bâti il y a dix siècles ce monde jusqu'à ce jour préservé, étaient à la pointe du progrès. La démarche d'esprit qui les conduisait était le fruit d'une culture profonde, d'une philosophie mesurée, d'une rigueur morale que nous pourrions leur envier. C'était un sommet de la civilisation d'avant le machinisme et l'on peut se demander si le « progrès » d'aujourd'hui a su apporter aux hommes que nous sommes le bonheur qu'ils lui demandaient. Au M'Zab il n'est peut-être pas question de bonheur, mais de vie, de travail, de nature souveraine, pourtant domptée, de sérénité et surtout de beauté. La beauté du désert, sa cruelle nudité ; la beauté des jardins créés par l'homme, avec leurs roses, leurs jasmins, leurs fruits, leurs jets d'eau, leurs oiseaux familiers. La beauté surtout d'une architecture pure, inscrite d'une façon permanente à l'année zéro d'une humanité riche de son seul esprit. L'exemple de la sobriété voulue et de la subtilité souriante.

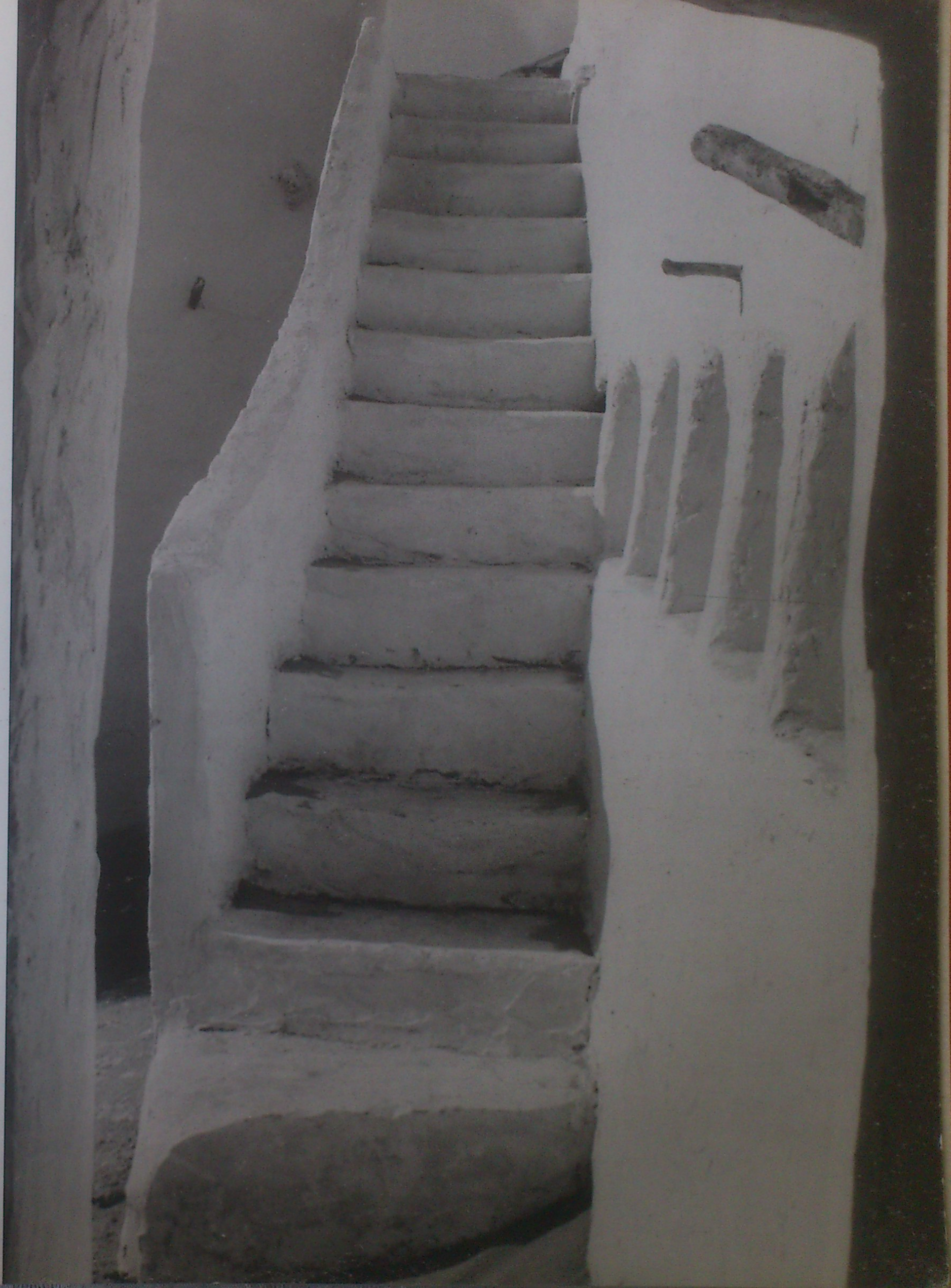
En arrivant là, les Ibadites n'avaient que leur culture et leurs mains nues.

Pour eux, le désert était devenu un choix.

81. « Aouelaouel », dans la palmeraie d'El Atteuf. *La « première des premières » est la plus cachée des mosquées de palmeraie. Elle jouit de trois séjours (tous pourvus d'un mihrâb) : la salle fraîche au sol sablé, légèrement enterrée (avec demi-séparation pour les femmes), la terrasse et le patio. Elle comporte des annexes et salles d'ablution, ici l'escalier qui, du patio, mène à la terrasse.*

osophie mesurée, d'une
nous pourrions leur
mmet de la civilisation
sme et l'on peut se
rès » d'aujourd'hui a su
s que nous sommes le
nandaient. Au M'Zab il
estion de bonheur, mais
de nature souveraine,
sérénité et surtout de
ésert, sa cruelle nudité ;
réés par l'homme, avec
ins, leurs fruits, leurs
ux familiers. La beauté
ure pure, inscrite d'une
l'année zéro d'une
seul esprit. L'exemple
ue et de la subtilité

adites n'avaient que leur
ues.
tait devenu un choix.



82. **El Arteuf, mosquée de Sidi Brahim**
M'Zab, la chapelle construite il y a bien de
Sidi Brahim, le cheikh oublié, au pied d'E
ses aspects. Tout un mur intérieur, comm
indifféremment niches ou fenêtres.

L

Ba Messaoud était,
prisonnier loin des siens
apparaissait juste un co
s'y lamentait sans espo
pensait-il, la fin de l'été
les dattes. Tous doivent
leurs maisonnées, pour s
Les réunions de cimet
distributions de couscc
chameau. Moi qui savais
droit à la viande. Mainte
âme qu'ils doivent faire
vendredi de l'hiver, car
croient mort. »

Il fit sa cinquièm
homme pieux, et il s'en
eut un songe extraordin
délabré, tout branlant,
canne ouvragée, se tena

« Selmek, Ba Messac
cheikh oublié. Je suis m
et personne ne se souvi

Ba Messaoud, touj
profondément.

« Tu souhaites revo
Brahim, et ta palme
promesse, je te donnera
ramènerai au M'Zab. »

La légende de Sidi Brahim

Ba Messaoud était, depuis plus de vingt ans, prisonnier loin des siens dans une île. De sa cellule, apparaissait juste un coin de ciel et Ba Messaoud s'y lamentait sans espoir. « C'est la fin de l'été, pensait-il, la fin de l'été et maintenant, on a récolté les dattes. Tous doivent quitter les palmeraies, avec leurs maisonnées, pour se réinstaller dans les villes. Les réunions de cimetières ont commencé, les distributions de couscous et de morceaux de chameau. Moi qui savais le Koran par cœur, j'avais droit à la viande. Maintenant, c'est pour ma propre âme qu'ils doivent faire la distribution, le septième vendredi de l'hiver, car sans aucun doute, ils me croient mort. »

Il fit sa cinquième prière, car c'était un homme pieux, et il s'endormit. Or cette nuit-là, il eut un songe extraordinaire. Un vieux cheikh tout délabré, tout branlant, serrant dans sa main une canne ouvragée, se tenait devant lui et lui disait :

« Selmek, Ba Messaoud, je suis Sidi Brahim, le cheikh oublié. Je suis mort depuis bien longtemps et personne ne se souvient plus de moi. »

Ba Messaoud, toujours dans son rêve, salua profondément.

« Tu souhaites revoir les tiens, continua Sidi Brahim, et ta palmeraie. Si tu me fais une promesse, je te donnerai la liberté et même, je te ramènerai au M'Zab. »

Ba Messaoud écoutait de toutes ses oreilles, dans une attitude de grande déférence.

« Demain, poursuivit le cheikh, on t'amènera près de la mer pour effectuer des travaux. Tes gardiens seront peu attentifs car des chiens les secondent. Ils te donneront pour repas des abats. Garde-toi de les manger et dès que tu les verras un peu éloignés de toi, sauve-toi à toutes jambes vers la mer. Les chiens te poursuivront mais tu leur jetteras les abats et comme ils sont mal nourris, ils s'arrêteront pour les manger. Tu continueras ta route en fermant les yeux, droit vers la mer.

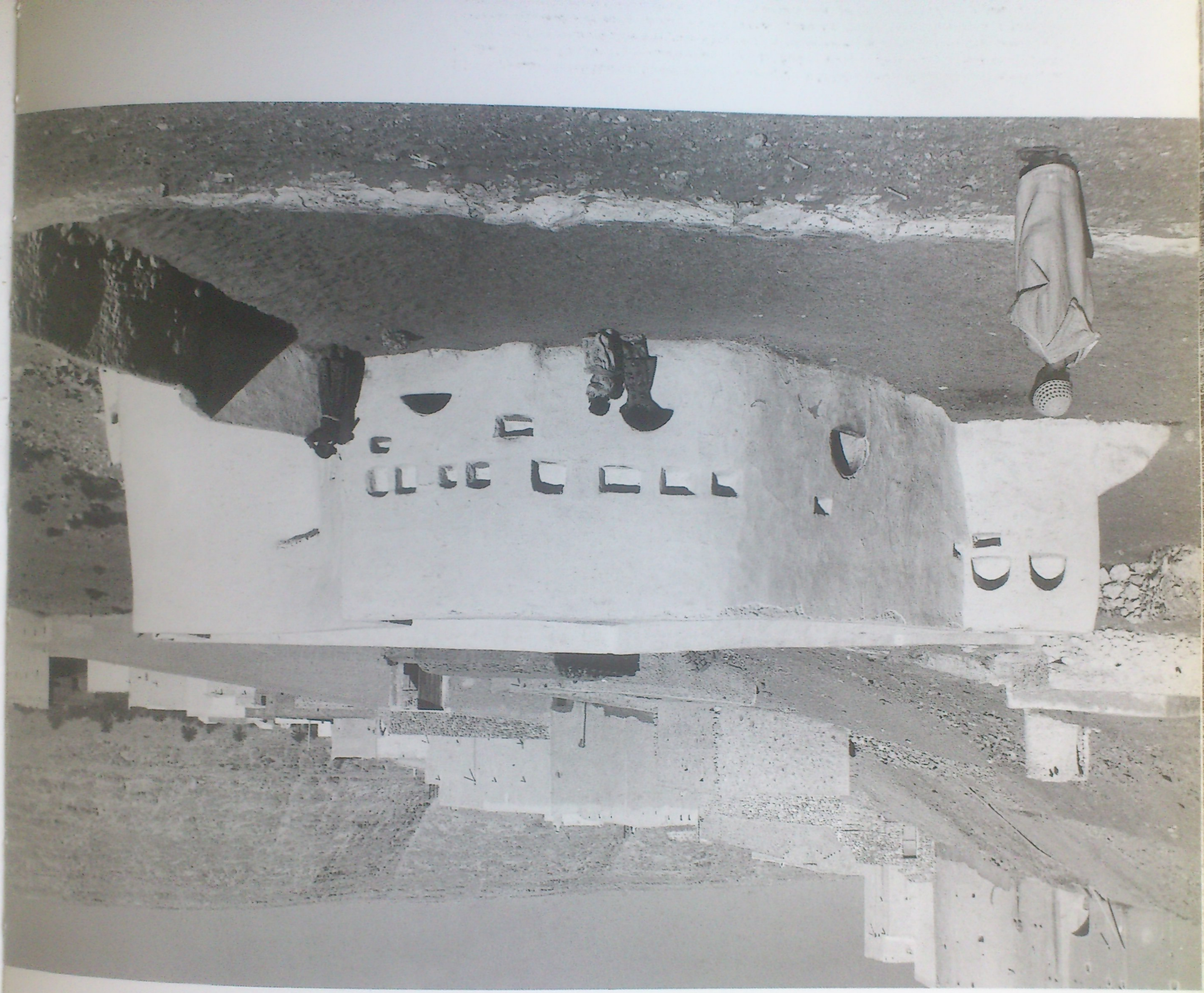
- Et la promesse ?

- Voici ma canne (le cheikh oublié la lui tendit). Quand tu arriveras à El Atteuf, tu grimperas tout en haut de la colline et tu jetteras la canne au vent. Là où elle se plantera, tu bâtiras en mon nom une mosquée. »

Ba Messaoud allait ouvrir la bouche pour poser toutes les questions qui lui venaient en tête mais le cheikh avait disparu. L'appelant et le cherchant, il s'agita si bien dans son sommeil qu'il se réveilla. Il serrait dans sa main, à son tour, la canne de bambou finement décorée.

Le lendemain, comme prévu, les gardiens l'emmenèrent travailler dans une carrière proche de la mer. Pour repas, il eut des abats (qu'il cacha)

82. **El Atteuf, mosquée de Sidi Brahim.** *C'est Ronchamp avant la lettre. C'est aussi, au M'Zab, la chapelle construite il y a bien des siècles par le prisonnier exilé Ba Messaoud pour Sidi Brahim, le cheikh oublié, au pied d'El Atteuf. Elle est curieuse et charmante sous tous ses aspects. Tout un mur intérieur, comme à Ronchamp, est percé d'ouvertures qui sont indifféremment niches ou fenêtres.*



83/84. **Mosquée de Sidi Brahim.** *Comme la plupart des mosquées du M'Zab et comme les habitations de palmeraie, elle a plusieurs séjours (Ronchamp aussi a un séjour extérieur). À Sidi Brahim, une salle à demi souterraine extrêmement fraîche, au sol de sable, est surmontée d'une toute petite pièce en demi-niveau par rapport au sol et aux entours. À la hauteur du sol extérieur, une grande salle ouverte par des arcades et un large claustra. La terrasse est utilisable le soir et la nuit, ou au moment frais de la prière de l'aube. Enfin une aire extérieure au sol de chaux qui fait avec la mosquée une matière continue. Le mur qui jouxte cette aire est de nouveau percé de niches et de fenêtres d'une étrange et sage fantaisie. Chaque séjour possède son mihrâb ou son esquisse de mihrâb : le lieu où se tient l'imam pour diriger la prière, dans le mur de la Qibla.*

et des moqueries à propos de cette canne dont il ne voulait pas se séparer et qui semblait faite pour un seigneur (les geôliers pensaient qu'il l'avait gravée lui-même dans sa cellule). Il fit ce qu'avait dit le cheikh et s'en courut vers la mer, jetant ses abats aux chiens qui s'arrêtèrent pour les dévorer. Puis il ferma les yeux, toujours courant en direction de la mer et priant Allah de bien vouloir éventuellement prendre soin de son âme.

Lorsqu'il se réveilla, il entendit d'abord autour de lui la plus douce des musiques : des voix d'hommes qui, dans sa langue, disaient le Koran. « Est-ce possible, songea-t-il, Allah le bien aimé, très miséricordieux, je suis chez moi ! » Il sentait la fraîcheur d'une mosquée. Laquelle ? Il ne savait pas encore. C'était l'heure de la prière et l'imam n'était pas encore arrivé. Lui, Ba Messaoud, était enroulé dans sa kachabia rayée, le capuchon sur le visage. Il était assis et appuyé probablement à un pilier. Tout cela, il le ressentait sans hâte, s'émerveillant silencieusement et croyant à peine à son bonheur. Puis, l'imam entra et, le reconnaissant à sa voix, Ba Messaoud sut qu'il se trouvait à Melika haut. La prière allait commencer.

Elle ne commençait pas. L'imam s'était arrêté au milieu de la mosquée et disait « C'est un jour de réjouissance pour nous, frères. Un des nôtres est revenu, j'ai « senti » Ba Messaoud.

- Ba Messaoud ? Impossible, Imam ! Il est prisonnier depuis plus de vingt ans et nous n'avons plus aucune nouvelle de lui : autant dire qu'il est mort. Nous ne le reverrons plus !

- Ça sent Ba Messaoud, ici, répétait l'imam obstiné, et il parcourait à grands pas la salle de la mosquée, soulevant les capuchons des kachabias pour regarder dessous.

- Notre imam baisse, soupiraient les croyants, c'est de la démence, l'heure de la prière va passer… »

Lorsque Ba Messaoud se dressa et baisa la main de l'imam, la surprise et la joie saisirent les assistants. La prière commença sans tarder, après laquelle Ba Messaoud put s'expliquer. On se souvint de cheikh Sidi Brahim et l'on se repentit de l'avoir laissé dans l'oubli. Selon la coutume, un groupe de jeunes bâtisseurs se forma aussitôt pour aider Ba Messaoud à remplir sa promesse. Ils partirent avec lui vers El Atteuf sans tarder pour arriver avant la nuit.

Ils montèrent directement sur la crête de la colline, juste au haut de la ville et Ba Messaoud jeta la canne au vent.

Désolation ! La canne s'était plantée dans une dune de sable. Comment bâtir sur du sable ? Se disaient entre eux les bâtisseurs. Ba Messaoud

décida que la nuit porterait peut-être conseil et qu'il était temps pour lui de revoir sa famille (que la foule tout doucement amassée autour d'eux avait prévenue). Tout le monde fut de son avis et chacun rentra chez soi dans une assez grande excitation. C'était un soir orageux et venteux.

L'histoire ne dit pas si Ba Messaoud eut encore une entrevue nocturne avec le cheikh oublié mais elle assure que le lendemain, toute la dune de sable reposait de l'autre côté de la colline (où elle est encore, vous pouvez la voir aujourd'hui). La canne était fichée dans le roc, tout contre la tombe de cheikh Sidi Brahim. Ainsi fut donc bâtie sa mosquée.

جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان
المكتبة
كلية العلوم

Sidi Bou-G

On dit qu'au moment où elle
puiser de l'eau assez loin dans l'oued, la
qui l'avait amenée était repartie et qu'e
pu la rejoindre. On chuchote qu'elle
abandonnée volontairement parce
attendait très jeune encore un enfant.
donc seule, dans la grotte qui servait de
sa tribu, c'est-à-dire où celle-ci entre
dattes et le grain qu'elle avait peut-
pour salaire d'un travail agricole,
provenaient des terres qui dans les en
appartenaient.

La Daya, ainsi l'appelait-on, ne
donc de rien si ce n'était de compagni
pour effrayer les bêtes et se réchauffer, ell
dans son trou un grand feu. Les
croyaient cette grotte hantée et craign
approche.

À peu de distance de là, sur la coll
maintenant bâtie cette mosquée qui
nom, le cheikh Sidi Bou-Gdemma
chameaux et planta sa tente. Tandis
esclave noir lui servait le thé, il aperçu
de ce feu qui effrayait les gens de la va

« Va voir, dit-il à l'esclave, ce qui
trou et rapporte-moi ce que tu auras vu

Le noir y alla, tout tremblant, c
superstitieux et il faisait nuit noire. Il s

85. **Les tombes anonymes de Bordj-Legtare.** *Ces tombes libyques sont co
parentes de celles des Carthaginois en Tunisie... Les habitants des M'Zab
raisons à ces effrondes de pierres. Elles aident, disent-ils souvent, le p*

Sidi Bou-Gdemma et Madame Facile

On dit qu'au moment où elle était allée puiser de l'eau assez loin dans l'oued, la caravane qui l'avait amenée était repartie et qu'elle n'avait pu la rejoindre. On chuchote qu'elle avait été abandonnée volontairement parce qu'elle attendait très jeune encore un enfant. Elle resta donc seule, dans la grotte qui servait de grenier à sa tribu, c'est-à-dire où celle-ci entreposait les dattes et le grain qu'elle avait peut-être reçus pour salaire d'un travail agricole, ou qui provenaient des terres qui dans les environs lui appartenaient.

La Daya, ainsi l'appelait-on, ne manquait donc de rien si ce n'était de compagnie. Le soir pour effrayer les bêtes et se réchauffer, elle allumait dans son trou un grand feu. Les nomades croyaient cette grotte hantée et craignaient son approche.

À peu de distance de là, sur la colline où est maintenant bâtie cette mosquée qui porte son nom, le cheikh Sidi Bou-Gdemma arrêta ses chameaux et planta sa tente. Tandis que son esclave noir lui servait le thé, il aperçut la lueur de ce feu qui effrayait les gens de la vallée.

« Va voir, dit-il à l'esclave, ce qui habite ce trou et rapporte-moi ce que tu auras vu. »

Le noir y alla, tout tremblant, car il était superstitieux et il faisait nuit noire. Il s'approcha de l'entrée et hâtivement, prêt à fuir, cria : « Qui que tu sois, djinn ou être humain, dis-moi qui tu es, mon maître désire le savoir. »

La Daya apparut au-dessus des flammes. Or elle était, nous l'avons dit, très jeune, et malgré sa crainte l'esclave ne put que remarquer sa beauté. En même temps elle criait d'une voix claire et rassurante : « je suis femme, tout ce qu'il y a de plus femme. Va le rapporter à ton maître. »

L'esclave y courut, encore tout ému. Il dit tout ce qu'il avait vu et entendu. L'apparition, pour n'avoir pas été terrifiante, le portait à l'enthousiasme. Cheikh Sidi Bou-Gdemma le calma et médita longuement, les yeux sur la lueur qui s'était faite plus brillante. Finalement, il dit : « Va demander à cette femme si elle accepte de m'épouser. »

Le noir y courut encore. « Femme, le maître te demande si tu veux l'épouser.

- Hadja Sahala ! (C'est une affaire facile !) », s'écria la Daya.

Le nom lui resta, de Madame Facile. Sidi Bou-Gdemma en fit sa femme, et comme, semble-t-il, le dernier groupe de bâtisseurs venant de Melika arrivait, à la recherche de l'emplacement de la dernière ville, ils s'allièrent avec Sidi Bou-Gdemma pour fonder Ghardaïa, sur la colline de la caverne.

85. **Les tombes anonymes de Beni-Izguen.** *Ces tombes Ibadites sont curieusement proches parentes de celles des Carthaginois en Tunisie… Les habitants du M'Zab proposent plusieurs raisons à ces offrandes de poteries. Elles aident, disent-ils souvent, le parent du mort à le reconnaître car ces objets usuels ont servi à lui-même et à sa famille. Mais trop de secrets restent enfermés dans cette vallée traditionnellement jalouse de son intimité et peut-être aussi l'origine de cet usage est-elle perdue dans les quelques 365000 nuits des temps de la genèse du M'Zab.*

La nuit était tombée, brusq
crépuscule, comme cela arrive souven
chauds. La nuit était venue et avec el
enfin. Cheikh Sidi Aïssa s'éloigna de
quelques pas vers le sommet de la co

Il revit alors, tout étonné, les tr
qu'il avait observés le matin.
montaient des flammes et de la fum
pleurs et plaintes. Dans le trois
d'une lumière douce, les morts ét
rond et, calmement, récitaient le K
Sidi Aïssa se promit de se r
lendemain auprès des gens du pay
ces cimetières. Il apprit ainsi que le
celui des Juifs, le second celui des M
troisième celui des Ibadites.

Cheikh Sidi Aïssa devint Ibadi
pas sans déchirement car le cheikh
l'avait élevé lui reprochait par
véhémence sa conversion. Il finit p
une missive qui se terminait par c
ne m'écris plus car je brûlerais ta le

Au dos même de cette missive
Aïssa répondit par des paroles d'apa
ne brûle pas ma lettre, termina
brûlerais la tienne en même temps.

La querelle était finie. Cheik
devenait de plus en plus populaire

86. Tombeaux de cheikh Sidi Aïssa et de sa famille. *Le M'z*
ville d'adoption, lui ont gardé fidélité. Sous ces sculptures surmo
femmes, ses enfants, ses voisins, près d'un Mozabite à la, 1986.

Sidi Aïssa

La nuit était tombée, brusquement, sans crépuscule, comme cela arrive souvent dans les pays chauds. La nuit était venue et avec elle, la fraîcheur enfin. Cheikh Sidi Aïssa s'éloigna de sa tente et fit quelques pas vers le sommet de la colline.

Il revit alors, tout étonné, les trois cimetières qu'il avait observés le matin. Du premier, montaient des flammes et de la fumée, du second pleurs et plaintes. Dans le troisième, éclairé d'une lumière douce, les morts étaient assis en rond et, calmement, récitaient le Koran. Cheikh Sidi Aïssa se promit de se renseigner le lendemain auprès des gens du pays au sujet de ces cimetières. Il apprit ainsi que le premier était celui des Juifs, le second celui des Malékites et le troisième celui des Ibadites.

Cheikh Sidi Aïssa devint Ibadite. Ce ne fut pas sans déchirement car le cheikh malékite qui l'avait élevé lui reprochait par lettre avec véhémence sa conversion. Il finit par lui envoyer une missive qui se terminait par ces mots: « Et ne m'écris plus car je brûlerais ta lettre impure. »

Au dos même de cette missive, cheikh Sidi Aïssa répondit par des paroles d'apaisement. « Et ne brûle pas ma lettre, terminait-il, car tu brûlerais la tienne en même temps. »

La querelle était finie. Cheikh Sidi Aïssa devenait de plus en plus populaire dans la ville de Melika où il s'était établi. Il y invita même un autre cheikh malékite de sa parenté qui s'y plut et y séjourna quelque peu. Cette entente et cette invasion étrangères déplurent au chef de la ville qui intima à Sidi Aïssa l'ordre d'éloigner son ami. Cheikh Sidi Aïssa argua des lois de l'hospitalité et redoubla de bontés envers son invité.

Se voyant méprisé, le chef de Melika rassembla toute sa maisonnée femmes, enfants, esclaves, bêtes, et s'en fut à grand bruit vers Beni lzguen, disant haut et fort qu'on ne respectait plus ses conseils, en foi de quoi il se retirait à jamais de sa ville ingrate. Aussitôt, les habitants de Melika lui envoyèrent une délégation:

« Reviens, cheikh, tu es notre chef bien aimé, retourne à tes ouailles et que t'importe le passage chez nous de ce tranquille étranger.

- Qu'ils viennent donc me chercher, lui et les siens, dit le cheikh rusé, feignant de se rendre aux prières de ses compatriotes. Que ses femmes viennent chercher mes femmes, ses enfants mes enfants, ses esclaves mes esclaves, car à cause de lui, nous avons été gravement offensés. »

Les gens de Melika, n'obtenant de lui que cette réponse obstinée, vinrent la rapporter à cheikh Sidi Aïssa qui la dit à son ami.

« Qu'à cela ne tienne, dit le Malékite, si cela

86. **Tombeaux du cheikh Sidi Aïssa et de sa famille.** *Le M'Zab, et surtout Melika, sa ville d'adoption, lui ont gardé fidélité. Sous ces sculptures surréalistes, il est enterré avec ses femmes, ses enfants, ses esclaves, près d'un Moçalla à lui dédié.*

87

88

89

87. **Détail du tombeau de Sidi Aïssa**

88. **Tombeau de Sidi Aïssa.** *On s'interroge encore sur le symbole à déchiffrer dans ces éléments dressés. Pour l'architecte, ce sont surtout des pinacles de faîte et des pinacles d'angle qui, au départ, équilibrent une construction en blocage.*

89. **Aire de prière devant les tombeaux de Sidi Aïssa.** *Les tombeaux de la famille du cheikh Sidi Aïssa président, les vendredis d'hiver, aux distributions de vivres qui sont les legs des morts. Les Moçalla de cimetière sont nombreux au M'Zab.*

88

89

90. **Tombeau du cheikh Ammi Saïd.** *irrésistiblement les tétons d'une chamelle, ab voûte, le constructeur a élevé des pinacles. L timchent on fait le reste.*

doit nous maintenir
avec les miens, lui por

Aussi se dirigea-t-
ses femmes pour ram
chef, ses enfants pou
pour les esclaves. Mai
vieillard avait réintég
Quand le cheikh malé
fortifiée de Beni-Izgue
les habitants de cette vi
lui, à Melika. »

Etonné, le Maléki
mais le cheikh rancun
portes de la ville et elle

Cheikh Sidi Aïssa
colère quand il apprit l

doit nous maintenir en paix, j'irai moi-même, avec les miens, lui porter réparation. »

Aussi se dirigea-t-il vers Beni-Izguen, avec ses femmes pour ramener les femmes du vieux chef, ses enfants pour les enfants, ses esclaves pour les esclaves. Mais durant la nuit, le malin vieillard avait réintégré ses pénates en secret. Quand le cheikh malékite se présenta à la porte fortifiée de Beni-Izguen : « Il n'est plus là, dirent les habitants de cette ville. Vous le trouverez chez lui, à Melika. »

Etonné, le Malékite remonta vers Melika, mais le cheikh rancunier avait fermé toutes les portes de la ville et elles lui restèrent closes.

Cheikh Sidi Aïssa entra dans une grande colère quand il apprit le sort réservé à son ami. Il refusa, dit-on, de plus paraître dans la ville et s'enferma chez lui, refusant de recevoir qui que ce soit. Il tint parole, dit-on, jusqu'à sa mort qui survint treize ans après. Mais les gens de Melika qui l'aimaient lui firent un tombeau magnifique, le plus beau du M'Zab, ainsi qu'à ses femmes, ses enfants et ses esclaves.

Le cheikh malékite s'en allait vers l'oued Rich pour fonder, avec les siens, une nouvelle ville, quand un courrier de la vallée lui parvint. On le priait d'excuser l'offense et de revenir. Pour éviter que sa famille ne gardât rancune et ne devint un danger pour la paix dans la vallée, on invita ses fils séparément dans les cinq villes où ils ont fait souche.

90. **Tombeau du cheikh Ammi Saïd.** *Cette étrange tombeau qui évoque assez irrésistiblement les têtons d'une chamelle, abrite le corps du célèbre légiste. Pour raidir la voûte, le constructeur a élevé des pinacles. Le lyrisme de l'artisan et la facilité de prise du timchent on fait le reste.*

Bibliographie

Charles AMAT. Trois articles sur les Béni-M'Zab, in *Revue scientifique*, 1er semestre 1885.

MASQUERAY. Les chroniques du M'Zab, in *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1878.

Marcel MERCIER: *La civilisation urbaine au M'Zab*, thèse de doctorat en droit, 1922.

Belhadj MERGHOUB. *Le M'Zab, aspects économiques, sociologiques et politiques*, édité par la Fondation nationale des Sciences politiques, Paris, 1966.

Belhadj MERGHOUB. *Le développement politique dans le M'Zab*, thèse.

M. MORAND. Les Kanouns du M'Zab, in *Etudes de droit musulman algérien*, pp. 419 à 435, édit. Jourdan, 1910.

MOTYLINSKI. *Bibliographie du M'Zab*, Alger, édit. Fontana, 1885.

91. **Tombeau du cheikh Sidi Abu Bekr.** *C'est un Moçalla dans le lit de l'oued. Disputé par ses élèves, le corps du légiste avait été confié à son chameau. L'animal l'avait conduit aux portes d'El Atteuf. C'était autrefois, dit la légende, une mosquée qui s'est refermée une nuit sur des brigands.*

Table des matières

Préface 11

Introduction 17

Les villes 23

Le marché 39

L'architecture militaire 49

L'oued 59

Les puits 60

Les maisons de l'oasis 69

Les mosquées 89

Les tombeaux 99

La légende de Sidi Brahim 103

Sidi Bou-Gdemma et Madame Facile 109

Sidi Aïssa 111

Bibliographie 117

جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان

Achevé d'imprimer en CEE à Beta
Premier trimestre de l'an 2003

9 782911 722172

26,50 euros